[redacted]

GUERRE OUVERTE,

OU

RUSE CONTRE RUSE,

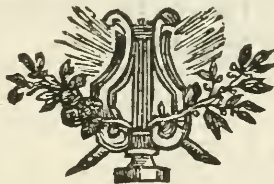
COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

PAR M. DUMANIANT.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 4 Octobre 1786.

Prix, 1 liv. 10 sols.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

1786.

NOTE DE L'AUTEUR.

(*) On a répandu dans le Public & imprimé dans le Courrier de l'Europe que cette Comédie était de M. de *Cailhava*. C'eſt un de ces bruits qui, deſtitués de fondement, tombent bien vîte d'eux-mêmes : cependant, comme de tous les torts que que puiſſe avoir un Littérateur, le moins pardonnable eſt celui de s'approprier les Ouvrages d'autrui, je n'ai pas cru devoir reſter muet en cette occaſion. Au reſte, de tous les compliments que l'on a bien voulu me faire de ma Comédie, celui-ci n'eſt pas le moins flatteur ſans doute; mais je n'ai pas l'amour-propre de croire mériter les honneurs de la comparaiſon, avec un homme du mérite de M. de *Cailhava* ; & je ſuis très-perſuadé qu'il eſt malheureux pour les plaiſirs du Public que cette Comédie ne ſoit pas de lui : elle ſerait alors infiniment au-deſſus de ce qu'elle eſt.

PRÉFACE. (*)

C'EST à la lecture de l'Art de la Comédie, par *M. de Cailhava*, livre instructif & au-dessus de mes faibles éloges ; c'est, dis-je, à cet excellent Ouvrage que je dois l'idée de cette Pièce. Je vais transcrire le passage qui m'a déterminé à traiter le sujet que j'ai choisi.

« ..... Après avoir prouvé que plusieurs in-
» triguants nuiraient à une Pièce, si leurs ru-
» ses tendaient toutes au même but, je vais
» tâcher de faire voir que deux intriguants
» rendraient, au contraire, la Pièce plus piquan-
» te, si loin de travailler pour parvenir à la
» même fin, ils se croisaient de dessein pré-
» médité. Les coups qu'ils se porteraient mu-
» tuellement donneraient au Spectateur un
» plaisir plus varié. Nous n'avons pas, sur no-
» tre Théâtre, une seule Pièce qui mérite de
» nous servir d'exemple..... »

J'avoue que cette espèce de défi, proposé par *M. de Cailhava* à tous les jeunes Littérateurs, me tenta. Je cherchais un sujet qui m'offrit les moyens de mettre des intriguants en opposition ; lorsque je me rappelai que j'avais lu, dans le Théâtre Espagnol, une Comédie d'*Augustin Moretto*, ayant pour titre *la Chose*

impoſſible. Je la relus avec avidité ; mais , en me préſentant un fond heureux , je n'y vis preſqu'aucune ſcène que je puſſe eſpérer de tranſporter ſur notre Théâtre avec quelque ſuccès. Cependant ſi pour les détails , les données de ma Comédie , les caracteres de mes Perſonnages je n'ai rien emprunté de l'Auteur Eſpagnol, je dois convenir auſſi que ſans ſa Pièce je n'aurais pas fait la mienne.

Attaché au Théâtre du Palais-Royal , cette Comédie y était deſtinée même avant d'être faite. La ſenſation qu'elle produit dans le Public me flatte d'autant plus,qu'elle contribuera peut-être à faire tomber un préjugé défavorable à ce Spectacle. Bien des perſonnes s'obſtinent à ſoutenir qu'une Comédie du bon genre y eſt déplacée; que les Acteurs ne ſont propres qu'à jouer des *farces.* Cependant le ſuccès ſoutenu *du Danger des Liaiſons, d'Eſope à la Foire, du Revenant , de la Théâtromanie , du Sculpteur , des Bonnes Gens , du Fou raiſonnable , des deux Sœurs , du Menſonge excuſable & du Dragon de Thionville ,* que je cite non parce que j'en ſuis l'Auteur , mais à cauſe de mes Camarades , & à cauſe de ſon genre qui n'eſt pas celui de la *farce* : toutes ces Pièces , dis-je , auraient dû prouver que ce n'eſt pas les *farces* ſeules qu'on applaudit à

notre Théâtre, & que les Acteurs n'y sont pas dénués de talent pour la bonne Comédie. Parce qu'ils ont fait valoir dans le tems des Pièces d'un genre qu'ils sont les premiers à condamner & les seules qu'on leur donnait, devait-on en conclure qu'ils n'étaient propres qu'à cela?

D'ailleurs les temps sont changés. Ce Spectacle n'est plus ce qu'il était à sa naissance. On était alors loin de prévoir qu'il viendrait s'établir pour toujours dans le Palais du premier Prince du Sang, qu'il serait honoré de sa protection, & débarrassé à jamais, par un ordre exprès de Sa Majesté, de ces entraves ridicules qui soumettaient les Pièces que l'on y destinait, à la censure des grands Théâtres.

Les Entrepreneurs (MM. Gaillard & Dorfeuille) qui joignent un zèle infatiguable aux connoissances qu'exige la régie d'une telle administration, ne négligent rien pour mériter les encouragements de leurs Protecteurs. Ils ont attiré à leur Spectacle plusieurs Acteurs de Province. En conservant ceux que le Public accueille: ils se proposent d'en engager d'autres encore pour les seconder, & former une Troupe complette dans toutes ses parties. Les soins qu'ils prennent, pour donner chaque jour plus de consistance à ce Théâtre, sont aussi

avantageux aux jeunes Littérateurs, ordinairement pressés de jouir, qu'aux Comédiens, à qui il présente une nouvelle carrière agréable à parcourir. S'ils renoncent, pour y entrer, à un Répertoire plus brillant & plus étendu, ils sentent qu'ils en seront dédommagés par un travail moins pénible, par la certitude d'avoir un sort plus assuré, & par celui plus doux encore d'appartenir à un Public qui se plaît à encourager leurs dispositions, qui tient compte de tout & qui s'attache aux Acteurs qu'il a vus se former sous ses yeux.

MM. Gaillard & Dorfeuille ont bien prévu qu'ils auraient de nombreux ennemis à combattre. Leurs envieux d'abord, & puis les personnes prévenues qu'il est si difficile de ramener. Ils sont entrés dans la carrière, bien résolus de ne jamais revenir sur leurs pas, de ne répondre à leurs détracteurs que par une conduite sage & soutenue. Déjà ils commencent à jouir du fruit de leur persévérance. Leur Répertoire s'enrichit peu-à-peu de productions agréables, la prévention cesse, & les Amateurs impartiaux les encouragent à poursuivre. Et pourquoi ne les encouragerait-on pas? Le vœu du Public, depuis long-temps, n'était-il pas de voir s'élever un Théâtre, où les jeunes Candidats pussent faire leurs pre-

mières armes ; qui devint une Ecole Dramatique où s'élèveraient des Acteurs pour la Comèdie Françaiſe , qui n'admettrait que ceux que les ſuffrages unanimes du Public auraient déſignés ?

Conſacré particulièrement à la gaieté , il conſervera le goût national. C'eſt chez nous que ſe formeront les Auteurs qui rameneront peut-être les beaux jours du premier Théâtre de l'Europe. Nous n'aſpirons point à l'honneur de marcher les égaux des Comédiens Français , nous les regardons comme nos Maîtres. C'eſt à leurs Repréſentations que, dans nos jours de loiſir, nous courons former notre goût. Riches par leur immenſe Répertoire , riches par les grands talents qu'ils poſſedent & qu'ils poſſéderont toujours de préférence, ils ſeront à jamais le Spectacle avoué de la Nation ; mais nous ferons tout ce qui dépendra de nous , pour ſuivre leurs traces le plus près qu'il nous ſera poſſible. La ſaine partie du Public doit ſourire à nos efforts , puiſqu'ils ſont également utiles à ſes plaiſirs & aux progrès de l'Art Dramatique.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BARON DE STANVILLE, vieux Militaire.	*M. Dumaniant.*
LUCILE, Nièce du Baron.	*Mlle. Forêt.*
NANCI, Gouvernante du Baron.	*Mlle. Prieur.*
L'OLIVE, Valet du Baron.	*M. Bordier.*
LISETTE, Fille-de-chambre de Lucile.	*Mlle. Fiat.*
L'INGAMBE, Soldat, Invalide, demeurant chez le Baron.	*M. Maillé.*
FRANÇOIS, Portier du Baron, ſourd & begue.	*M. Baroteau.*
LE MARQUIS DE DORSAN, Amoureux de Lucile.	*M. Saint Clair.*
FRONTIN, Valet du Marquis.	*M. Michot.*

La Scène eſt à Marſeille.

DÉCORATIONS.

Au premier Acte, une Place publique. (*A la troiſième couliſſe, à droite des Spectateurs,*) la Maiſon du Baron. (*En face, un peu plus haut, celle du Marquis.*)

Au ſecond Acte, un Sallon. (*A droite des Spectateurs, au quatrième chaſſis,*) un cabinet dans lequel entre le Marquis. (*A gauche, idem,*) un autre cabinet, où il ſe ſauve quand l'Olive ſe fait entendre.

Au troiſième Acte, un Jardin, forme de quarré long, repréſentant des murs avec un treillage. Au fond, une grille. Deux Pavillons paralelles ſur le devant. Plus haut que les Pavillons, il y a deux petits berceaux de charmille. Il fait nuit. Devant le Pavillon (*à gauche des Spectateurs*) deux chaiſes de jardin.

Les Acteurs ſont placés au Théâtre, comme ils le ſont en titre de chaque Scène.

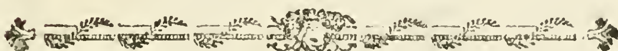


GUERRE OUVERTE,

OU

RUSE CONTRE RUSE,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

NOUS voici tout près de mon Hôtel. Tu arrives ?

FRONTIN.

A l'inſtant, Monſieur le Marquis. Vous m'avez rencontré, comme je deſcendais de la Diligence de Paris. J'allais m'informer dans quel quartier de

Marſeille eſt votre Hôtel, lorſque vous avez paru. Cette Ville-ci me paraît ſuperbe, & l'on peut bien ne pas y regretter la Capitale.

LE MARQUIS.

Je t'en réponds. Le Commerce y fleurit, l'aiſance qu'il répand, un Ciel toujours pur, l'air de gaieté qu'on voit ſur tous les viſages, tout contribue à en rendre le ſéjour charmant. Au reſte, c'eſt ma Patrie, il eſt naturel que je m'y plaiſe, & mon deſſein eſt de m'y fixer pour toujours.

FRONTIN.

Ah! ah! voilà un deſſein bien prompt. Vous venez ici pour hériter d'un oncle millionnaire, que vous n'aviez pas vu depuis l'âge de douze ans que vous quittâtes cette Ville. Votre projet, ſi je m'en ſouviens bien, était de recueillir l'héritage le plus promptement poſſible, & de retourner bien vîte à Paris pour y jouir de vos richeſſes. » Mon cher » Frontin, (me diſiez-vous, encore une heure avant » le départ,) je ſuis bien malheureux que ma pré- » ſence ſoit néceſſaire à Marſeille. Que je vais m'en- » nuyer avec ces Provinciaux! Peut-être ſerai-je » obligé d'y végéter un grand mois! Un mois hors » de Paris! Ah! quand on a connu les charmes de » ce ſéjour délicieux, peut-on exiſter en Province? »

LE MARQUIS.

Frontin, tout eſt changé.

FRONTIN.

Ah! Monſieur! Que dira-t-on de vous là-bas, lorſqu'on apprendra cette réſolution?

LE MARQUIS.

Peu m'importe.

FRONTIN.

Au fond j'en ſuis enchanté. Vous ſavez combien je ſoupirais après ce voyage, & ſi j'en euſſe été cru, vous ſeriez venu ici avant l'expiration du deuil.

LE MARQUIS.

Je ſuis ravi que ce pays te plaiſe ; j'aurais été fâché que l'ennui t'y eut pris, & que tu m'euſſes quitté.

FRONTIN.

Moi, vous quitter ! Ah ! Monſieur ! quand on a un bon maître, on le ſuivrait au bout du monde, & l'on ſe plaît par tout avec lui.

LE MARQUIS.

Je te loue de ces ſentimens.

FRONTIN.

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas, comme vous, un goût du moment, un caprice de rien, le plaiſir du changement, qui me feſaient déſirer ce voyage. Apprenez que j'y étais appellé par l'amour le plus vif, le plus délicat, le plus honnête. Apprenez que celle que j'adore y reſpire ; que trois ans ſe ſont écoulés depuis que je n'ai comtemplé le minois de mon incomparable Liſette, & que je brûle, enfin, de rapporter à ſes pieds, un cœur que n'ont pu ſeulement effleurer les Finettes & les Martons de la Capitale.

LE MARQUIS.

Hé bien ! Frontin, nous sommes tous les deux à peu-près dans le même cas.

FRONTIN.

Vous êtes amoureux ? J'aurais dû le deviner. Allons, Monsieur, je prévois que j'aurai de l'occupation dans ce pays-ci comme ailleurs. Pourvu encore que vous n'en aimiez qu'une à la fois, ou, que si le diable vous tente de partager votre hommage, vous aimiez deux voisines, & que vous n'alliez pas faire comme à Paris, où vous aviez la rage de les choisir bien éloignées l'une de l'autre ; &, qui souffrait de tout cela ? C'était le pauvre Frontin. Propositions, accords, ruptures, raccomodemens, tout se faisait par moi. J'étais un Ambassadeur à toutes sauces. Encore si j'avais eû les ailes de Mercure, ou la voiture de Monsieur ; mais je trottais à pied come un barbet, & suais à l'avenant. Tour-à-tour grondé, caressé, battu, payé, mes jours se passaient dans ce pénible exercice.

LE MARQUIS.

Je n'en aime qu'une, & c'est pour la vie.

FRONTIN.

Belle, sans doute ? Elle ne le serait pas qu'elle vous paraîtrait ainsi.

LE MARQUIS.

L'amour ne m'aveugle point.

FRONTIN.

Est-elle jeune, riche, pauvre, fille, femme ou veuve ?

LE MARQUIS.

Je la crois fille.

FRONTIN.

Il eſt toujours prudent de n'en pas jurer.

LE MARQUIS, *montrant l'Hôtel du Baron.*

Elle demeure là.

FRONTIN.

Et vous là ? Bon cela. De-là, là, le trajet eſt facile.

LE MARQUIS.

Tout ce que je puis te dire, c'eſt que je l'aime éperduement. Je la rencontrai à la promenade le jour de mon arrivée. J'appris qu'elle étoit la nièce du Baron de Stanville, vieux Militaire, riche & fort conſidéré, qui m'a connu dans mon enfance, & qui était l'ami de mon oncle.

FRONTIN.

Le Baron de Stanville ! Ah ! Monſieur !

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc ?

FRONTIN.

Quel nom venez-vous de prononcer ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce que tu connais le Baron de Stanville ?

FRONTIN.

Non, Monſieur.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc te récrier ?

FRONTIN.

C'eſt chez lui que demeure ma Liſette.

LE MARQUIS.

Chez le Baron de Stanville?

FRONTIN.

Lui-même, dont l'Hôtel eſt vis-à-vis du vôtre. Je n'ai pas oublié l'adreſſe; l'Amour l'avait trop bien gravé dans ma cervelle.

LE MARQUIS.

Tant mieux, nous aurons des intelligences dans la maiſon.

FRONTIN.

Ah! je connais votre belle; mais n'en eſpérez rien. Tenez, voici ce que m'écrit Liſette dans ſa dernière Lettre: « Mon cher Frontin, mon bien-aimé ». —Je vous fais grace de tout ce qui me concerne, quoique ce ſoit fort joliment tourné & que j'euſſe un plaiſir infini à le relire.

LE MARQUIS.

Abrège.

FRONTIN.

M'y voilà. « Je ne ſuis plus chez ma vieille » Comteſſe, attendu qu'elle eſt morte ». Elle ne l'aurait pas quitté ſans cela; c'eſt une fille attachée à ſes maîtres comme à ſon amant.

LE MARQUIS.

Eh! vas donc.

FRONTIN.

Pardon de la digreſſion. « Attendu qu'elle eſt

» morte. Je ſuis chez le Baron de Stanville, dans la » rue de Rome, vis-à-vis de l'Hôtel de ton maître. » Je ſers ſa nièce, qui a autant de vertu que de » beauté. On la marie inceſſamment ».

LE MARQUIS, *vivement.*

On la marie! Ah! Frontin! il faut rompre ce mariage. Vas trouver Liſette, intéreſſe-là en ma faveur, peins-lui la vivacité de mon amour pour ſa maitreſſe; dis lui qu'elle faſſe l'impoſſible pour détourner cet hymen funeſte; uniſſez vos efforts, & pour récompenſe de ce ſervice, je vous marie enſemble, & je me charge de votre ſort.

FRONTIN.

Ah! Monſieur le Marquis! comptez ſur mon zèle. Je n'avais pas beſoin de la récompenſe pour vous ſervir; mais elle ne gâtera rien. Je vois même une phraſe conſolante pour vous. « On la marie » inceſſamment; elle ne connaît pas le futur ».

LE MARQUIS.

Il faut empêcher qu'elle ne le connaiſſe.

FRONTIN.

« C'eſt l'oncle qui fait ce mariage ».

LE MARQUIS.

Tous ces oncles ſont de même, ils ne ſavent ce qu'ils font.

FRONTIN.

« C'eſt un Capitaine de Vaiſſeau ».

LE MARQUIS, *ſe récriant.*

Un Capitaine de Vaiſſeau! Un Capitaine de Vaiſſeau ne lui convient point. Une fille délicate, belle comme l'Amour!

FRONTIN.

Non, Monſieur, elle ne lui convient pas. Une jolie femme à un Capitaine de Vaiſſeau ! C'eſt un meurtre. A la bonne heure, ce ſont de braves gens qui ſe battent bien ; mais ce ne ſont point des hommes à femmes. Je cours trouver Liſette. (*Il va pour ſortir par la droite du Théâtre.*)

LE MARQUIS, *montrant la maiſon du Baron.*

Où vas-tu donc ? C'eſt là qu'elle demeure.

FRONTIN.

Inſtruite de mon arrivée, elle m'attend chez une amie. Comme les Maîtres ont ſouvent mauvaiſe opinion des filles qui ont un amant, & les mettent à la porte ſans autre examen, elle m'a recommandé de ne pas l'aller trouver à l'Hôtel. Je vole au rendez-vous. Du courage, Monſieur, du courage. Il y aura bien du malheur, ſi nous n'opérons pas quelque révolution dans le cœur de la nièce, ou dans les projets de l'oncle. (*Il ſort par la droite du Théâtre*).

SCENE II.

LE MARQUIS, *ſeul.*

ON la marie inceſſamment ! Cette phraſe cruelle retentit juſqu'à mon cœur & le déſole. C'eſt peut-être une fauſſe allarme ? Les domeſtiques ſont ſouvent mal inſtruits. Eh ! non, au contraire, on ne ſe cache pas d'eux, ils ſavent tout, & rien n'eſt plus certain que ce maudit mariage. Et je le ſouffrirais !

Non,

Non, non, non. —Ah! je ſens que j'aime véritablement cette fois. —Quel parti prendre? Chercher à m'introduire dans la maiſon? Me faire aimer? M'aimera-t-elle? Quelle apparence! Depuis deux jours entiers que je m'attache à ſa pourſuite, a-t-elle pris garde à moi ſeulement? Si ſes yeux ſont tombés ſur les miens, c'était d'un air diſtrait; elle me regardait ſans me voir. Mais ce mariage lui déplaît peut-être. —Oui, oui, il lui déplaît. —Comme j'affirme cela, parce que je le déſire. On la ſacrifie à l'intérêt, j'en ſuis ſûr. —Si je me propoſais, moi? Je ſuis héritier, jeune. J'ai un rang, un nom dans le monde. Ah! je n'ai jamais mieux ſenti le prix de la fortune. —Elle me préfèrera à un Marin. Oh! très-certainement. L'oncle lui-même ſera flatté de ma demande. Le mariage n'eſt pas fait; on peut le rompre. Je le romprai, je lèverai toutes les difficultés. S'il y a un dédit, je le payerai. Je ne demanderai point de dot; les avantages les plus forts, le douaire le plus conſidérable, j'offrirai, je donnerai tout, tout. Elle eſt ſi belle, ſi intéreſſante, qu'il n'eſt point de ſacrifice qu'elle ne mérite.... Par qui ferai-je faire la demande? Eh! parbleu! par moi-même. Un autre n'y mettrait pas le même zèle, la même chaleur. Le Baron était l'ami de mon oncle; il s'eſt fait écrire hier chez moi, il eſt naturel que je lui rende ſa viſite aujourd'hui. Je ferai tomber la converſation ſur ſa charmante nièce. Des éloges, je paſſerai à ma propoſition. Faſſe le Ciel qu'elle ſoit acceptée! Mais; qu'il n'aille pas s'aviſer de me refuſer, cet oncle. car je ſens que je deviendrais capable de tout (*Appercevant le Baron qui ſort de chez lui.*) Eh!

juſte Ciel ! le voici qui ſort de chez lui. Sa préſence m'interdit. Jamais je n'avais connu ce trouble. Abordons-le pourtant.

SCENE III.

LE MARQUIS, LE BARON.

(*Le Baron s'arrête à deux pas de ſa porte, & regarde à ſa montre.*)

LE MARQUIS, *allant au Baron.*

MONSIEUR le Baron ?

LE BARON.

Monſieur ?

LE MARQUIS.

Vous ne me remettez pas ?

LE BARON.

Pardonnez-moi. C'eſt vous, mon cher Marquis. Depuis douze ans que je ne vous ai vû, votre figure n'eſt preſque pas changée. Oh ! je vous reconnais bien ; mais vous êtes un homme à préſent. Vous étiez autrefois l'écolier le plus eſpiégle..... Vous m'avez fait bien des tours.

LE MARQUIS.

Vous vous êtes fait écrire hier chez moi ; je ſuis honteux de m'être laiſſé prévenir.

LE BARON, *gaîment.*

Tenez, banniſſons le cérémonial. J'ai été trente ans l'ami de votre oncle, Il venait chez moi, j'allais

chez lui, ſans façon. La cordialité, la franchiſe, la gaîté provençale; telles étaient nos communes deviſes. Si vous penſez comme lui; ſi le radotage d'un vieux Militaire ne vous ennuie pas, venez chez moi à toute heure, à tous momens, vous y ſerez toujours le bien reçu. J'en agirai de même à votre égard. Vous verrez bientôt ſi je ſuis votre homme; tel je me montrerai le premier jour, tel vous me verrez dans la ſuite. L'amitié qui nous liait, votre oncle & moi; celle que j'avais pour vous, quand vous étiez enfant, la confiance qu'inſpire votre phyſionomie, tout me garantit d'avance que vous me conviendrez à merveille.

LE MARQUIS.

Ah! Monſieur,.... mon oncle vous aimait beaucoup, il ne ceſſait de me le répéter.

LE BARON.

Autrefois. Il y a ſi long-tems que vous n'êtes venu ici.

LE MARQUIS.

.... C'eſt dans ſes lettres qu'il m'entretenait de vous. (*à part.*) Je ne ſais ce que je dis.

LE BARON.

Il n'aimait guères à écrire pourtant.

LE MARQUIS.

Il m'écrivait à moi. Nous étions en relation pour des affaires.

LE BARON.

Ma foi, je ne lui en ai jamais connu d'autres que celles de ſonger à ſes plaiſirs.

LE MARQUIS.

Il en avait pourtant. — C'eſt par lui que j'ai ſu que vous aviez une nièce charmante.

LE BARON.

Par lui ? Je crois que le pauvre homme ne l'a jamais connue. Je ne l'ai retirée du couvent que depuis ſa mort. Il eſt vrai que je lui en parlais ſouvent.

LE MARQUIS.

Elle eſt belle, Mademoiſelle votre nièce.

LE BARON.

Oh ! ce n'eſt point, parce que je ſuis ſon oncle. Je ne mets pas d'amour-propre à cela ; mais c'eſt ſans contredit la plus aimable, & la plus belle créature de tout Marſeille. Je ne tarirais pas ſi j'entreprenais ſon éloge. Elle eſt gaïe, eſpiégle ; elle ſe plaît quelquefois à me faire enrager : je l'ai miſe ſur ce pied-là ; mais elle eſt ſage, douce, réſervée avec tous les autres. Il n'y a qu'avec moi qu'elle a ſon franc-parler. Elle me lutine, elle me fait mille tours ; mais je le lui rends bien. A propos, je la marie, on doit vous avoir dit cela ; c'eſt le bruit de la ville.

LE MARQUIS, *indifféremment.*

Oui, j'en ſuis inſtruit.

LE BARON.

Eh bien ! puiſque vous êtes ici, vous danſerez à ſa nôce.

LE MARQUIS.

Ce mariage eſt donc bien avancé ?

LE BARON.

Non, pas autrement; mais il eſt décidé.

LE MARQUIS.

C'eſt un Capitaine de vaiſſeau ?

LE BARON.

Le fils d'un de mes anciens camarades qui fut tué au ſiége de Mahon. Le jeune homme ſe fera un nom, ou ſe fera tuer comme ſon père. De plus, je ſuis ſon parain. Il s'eſt diſtingué à la dernière guerre. Les Gazettes ont parlé de lui avantageuſement. Dans l'Inde, il a eu l'honneur de ſauver la vie à ſon Chef-d'Eſcadre, de couler bas deux navires ennemis, & d'en prendre un troiſième. Le Roi l'a récompenſé. Senſible aux belles actions, j'ai voulu en faire de même. Je n'avais rien de plus précieux à lui offrir que ma nièce, & je l'ai fait.

LE MARQUIS.

Ainſi vous ſacrifiez Mademoiſelle votre nièce?

LE BARON.

Qu'appellez-vous, ſacrifier ? En la faiſant la femme d'un brave Officier, je crois l'honorer encore. Il y a beaucoup de gens riches, beaucoup de gens titrés dans le monde; mais il y en a peu qui vaillent la peine que l'on s'occupe d'eux.

LE MARQUIS.

Mais, ſi votre nièce avait de la répugnance pour ce mariage ?

LE BARON.

Elle n'en a pas montré juſqu'à préſent.

LE MARQUIS.

Connaît-elle celui que vous lui destinez.

LE BARON.

Elle ne l'a jamais vu.

LE MARQUIS.

Et vous pensez qu'elle l'aimera?

LE BARON.

Cela n'est pas absolument nécessaire.

LE MARQUIS.

Y songez-vous ?

LE BARON.

Est-ce qu'on est ordinairement amoureux de ceux qu'on épouse ? Je n'ai jamais vu mettre cette clause dans un contrat.

LE MARQUIS.

Ce devrait être pourtant la première de toutes, & nos loix ont eu tort de ne rien prononcer sur cet article.

LE BARON.

Vous embrassez la cause des jeunes gens.

LE MARQUIS.

J'embrasse la cause de la nature & de l'humanité.

LE BARON.

Voilà les mots à la mode : on a tout dit, quand on les a prononcés.

LE MARQUIS.

Je parle d'après mon cœur. Si votre niéce pou-

tant se sentait un dégoût invincible pour celui que vous lui destinez, ou qu'un autre vint à lui plaire ?...

LE BARON.

Cela serait différent. J'ai promis au Capitaine de faire humainement tout ce qui dependrait de moi pour lui assurer la main de Lucile ; je lui ai écrit que j'emploierais tout pour la déterminer, excepté l'autorité.

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes un oncle charmant, adorable.

LE BARON.

Je ne suis que juste ; j'aime trop ma nièce pour être son tyran.

LE MARQUIS.

Vous m'enhardissez.

LE BARON.

Comment ?

LE MARQUIS, *aux genoux du Baron.*

Je me jette à vos pieds.

LE BARON.

Que faites-vous ? Au milieu de la rue ! Relevez-vous, Marquis. Que signifie cela ?

LE MARQUIS, *toujours à genoux.*

J'adore votre nièce.

LE BARON.

Depuis deux jours que vous êtes à Marseille ?

LE MARQUIS.

Un regard a décidé du reste de ma vie. Je vous

demande ſa main, & comptez que vous trouverez en moi le neveu le plus ſoumis & le plus reſpectueux.

LE BARON, *le faiſant relever.*

Vous êtes auſſi leſte dans vos propoſitions, que prompt à vous enflammer.

LE MARQUIS.

La violence de mon amour, la circonſtance, tout me force à cette démarche précipitée. Votre nièce m'eſt arrachée, ſi je tarde. Excuſez un Amant. Vous avez connu l'amour, ſans doute, & quand il eſt extrême, vous ſçavez qu'il rend capable de tout.

LE BARON.

Monſieur le Marquis, je ſuis fâché de ce que je viens d'entendre. Dans toute autre circonſtance, vous devez croire que je vous aurais préféré à qui que ce fût; mais j'ai donné ma parole, & rien ne peut m'engager à y manquer. De plus, ſi ma nièce vous aimait, je ne contraindrais pas ſon inclination.

LE MARQUIS.

Elle ne pourra être inſenſible à la pureté, à la vivacité de ma flamme. Retardez cet hymen fatal. Donnez-moi le tems de la convaincre de la ſincérité de mes ſentimens, & laiſſez moi l'eſpoir de les lui faire partager un jour.

LE BARON.

Ma nièce ne vous connait pas.

LE MARQUIS.

Je me ferai connaître.

LE BARON.

C'eſt ce que j'empêcherai de tout mon pouvoir.

LE MARQUIS.

Vous ſavez quelle eſt ma fortune. Exigez, il n'eſt point d'avantage que je ne ſois prêt à faire à Mademoiſelle votre nièce. Je ne demande point de dot: je ne veux qu'elle, elle ſeule; & en la poſſédant je me croirai trop heureux encore.

LE BARON.

Vous m'affligez, Marquis. Je me vois dans la néceſſité de vous interdire ma maiſon juſqu'après le mariage de ma nièce.

LE MARQUIS.

Quelle cruauté!

LE BARON.

La prudence l'exige. Le mariage fait, ſi vous voulez nous voir, vous nous ferez autant d'honneur que de plaiſir.

LE MARQUIS.

Le mariage fait! Alors, je n'aurai plus qu'à mourir.

LE BARON.

Ce ſont des mots que cela. On n'en meurt plus.

LE MARQUIS, *avec la plus grande chaleur juſqu'à la fin de la Scène.*

Vous me refuſez, vous me mettez au déſeſpoir. Vous ne ſoupçonnez pas tout ce que je ſuis capable d'entreprendre.

LE BARON.

Eh! que ferez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce que je ferai, ce que je ferai?..... Suffit..... (*Gaiement.*) Voulez-vous parier que, si je me le mets en tête, je viens à bout de rompre ce mariage, & de faire entrer votre nièce dans mes intérêts.

LE BARON.

Oh! je vous parie que non.

LE MARQUIS.

Vous ne me connaissez pas.

LE BARON.

Je suis aussi fin que vous.

LE MARQUIS.

Ne me défiez pas.

LE BARON.

Je vous donne carte blanche. Je suis même si tranquile sur tout ce que vous pouvez entreprendre, que je vous promets la main de ma nièce, si vous réussissez à mettre ma prévoyance en défaut.

LE MARQUIS, *très-gaiement.*

Vrai ?

LE BARON, *aussi gaiement.*

Très-vrai.

LE MARQUIS.

Vous consentez ?

LE BARON.

D'honneur.

LE MARQUIS.

Vous êtes charmant. (*Avec explosion.*) Allons, ce sera guerre ouverte.

LE BARON.

Allons, ce sera guerre ouverte. Mais, un moment. Faisons nos conventions. Songez que le Capitaine arrive aujourd'hui, & que je ne peux vous accorder que très-peu de tems,..... le reste de la journée.... jusqu'à minuit.

LE MARQUIS, *le regardant & un peu déconcerté.*

Jusqu'à minuit !... Le terme est court.

LE BARON.

Vous faiblissez ? Vous avez peur ?

LE MARQUIS.

Non.... Mais.... N'importe.... Va, jusqu'à minuit.

LE BARON.

Dispensez-vous d'employer avec moi de ces moyens usés....

LE MARQUIS.

Oh ! je vous ferai plus d'honneur.

LE BARON.

Je vous les permets tous, excepté la violence.

LE MARQUIS, *avec sensibilité.*

M'en soupçonnez-vous capable ?

LE BARON.

Inventez quelle rufe il vous plaira, je vous promets de la découvrir fans peine.

LE MARQUIS, *gaiement.*

Ah! ça, votre nièce eft à moi, fi j'ai l'art de l'inftruire de mes fentimens & de les lui faire agréer?

LE BARON.

Oh! non pas.

LE MARQUIS.

Quoi donc?

LE BARON.

Il faudrait, par exemple, ce qui eft très-difficile, & je crois même impoffible, que vous puffiez parvenir à l'emmener de chez moi de fon plein gré, & fans que je m'en apperçuffe.

LE MARQUIS, *étourdiment.*

Oh! c'eft une bagatelle.

LE BARON, *gaiement.*

Mais, vous m'effrayez; il faut que je rentre chez moi, pour voir fi ma nièce y eft encore. Pefte! vous m'avez l'air d'être à craindre.

LE MARQUIS, *le ramenant.*

Adieu, mon oncle.

LE BARON.

Votre oncle! Ah! je crains bien de ne pas l'être de fitôt. Vous ne prenez pas la bonne porte pour entrer dans ma famille. Monfieur le Marquis, je vous baife les mains. (*Il entre chez lui.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, *seul.*

Il faut avouer que je ſuis bien malheureux. Il m'arrive une ſeule fois en ma vie d'être amoureux ſérieuſement, & je le ſuis d'une femme que l'on va donner à un autre. — Allons, il faut ſoutenir la gageure. L'amour donne de l'eſprit aux plus ſots. Pourquoi ne m'en donnerait-il pas, à moi ?. Qui ſait ce qui peut arriver? Mille plans ſe préſentent déja à mon imagination. Il ſerait plaiſant que je puſſe réuſſir dans mon entrepriſe. Frontin, le fidèle Frontin, ne m'aidera-t-il point de ſes lumières & de ſon génie? Ne puis-je pas gagner les domeſtiques du Baron ? Avec l'or, on vient à bout de tout. Eh bien? Je le prodiguerai. Je ſens renaître l'eſpérance dans mon cœur, & ce preſſentiment m'eſt le garant aſſuré du ſuccès.

SCENE V.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah ! Frontin !

FRONTIN.

Ah ! Monſieur !

LE MARQUIS.

Je quitte le Baron.

FRONTIN.

Je ſors d'avec Liſette.

LE MARQUIS.

Je lui ai demandé ſa nièce.

FRONTIN.

Elle s'intéreſſe en votre faveur.

LE MARQUIS.

Il me la refuſe.

FRONTIN.

Elle déſeſpère de vous être utile.

LE MARQUIS *ſurpris.*

Ah ! ah !

FRONTIN.

Nous avons fait de belles découvertes, à ce qui me paraît.

LE MARQUIS.

Je lui ai dit, piqué de ſes refus, que j'enlèverais ſa nièce.

FRONTIN.

La belle avance !

LE MARQUIS.

Il me l'a promiſe, ſi j'en viens à bout.

FRONTIN.

Le drôle de marché.

LE MARQUIS.

Il compte ſur ſa prévoyance.

FRONTIN.

Et, vous comptez ſur mon génie?

LE MARQUIS.

Préciſément.

FRONTIN.

Vous avez mal fait de le prévenir.

LE MARQUIS.

J'ai dit cela dans un moment où j'étais hors de moi.

FRONTIN.

On a tant de peine à tromper ceux qui ne s'attendent à rien.

LE MARQUIS.

C'eſt vrai.

FRONTIN.

Et comment ſurprendre un homme averti?

LE MARQUIS.

Et qui, ſur tout, n'eſt pas un ſot. Un vieux Militaire.

FRONTIN.

Qui a fait des ſiennes dans ſon tems.

LE MARQUIS.

Je diſais cela pour l'épouvanter; il en a ri.

FRONTIN, *avec colère.*

Il en a ri! Eh bien! il faut faire enſorte qu'il

ne rie pas le dernier. La difficulté de l'entreprise augmentera la gloire du succès.

LE MARQUIS.

C'eſt ce que j'ai penſé.

FRONTIN.

C'eſt ce que je ſens, moi. Le grand mérite d'attraper un vieux Géronte, perclus de tous ſes membres, bête comme un oiſon, & qui donne tête baiſſée dans des piéges mal tiſſus? Le beau, le noble, le ſublime, eſt de venir à bout d'un de ces perſonnages qui ne doutent de rien. Celui-ci eſt donc bien madré?

LE MARQUIS.

Il en a l'air.

FRONTIN.

Tant mieux. D'abord celui qui attaque n'a qu'un objet en tête; il ſait ce qu'il va faire, au lieu que celui qui ſe défend, peut être la dupe de ce qu'il prévoit le moins. En ſecond lieu, tous les haſards seront pour nous.

LE MARQUIS.

Raiſonnement ſuperbe?

FRONTIN.

Liſette nous ſecondera, ſans contredit.

LE MARQUIS.

Elle n'eſt pas ſeule dans la maiſon?

FRONTIN.

Eh! non, par malheur. Le domeſtique du Baron, conſiſte en cinq perſonnes. (*Un mouvement de*

de surprise de la part du Marquis.) D'abord, un vieil invalide, impotant & gouteux, camarade de guerre du Baron, homme incorruptible, & plutôt ami que serviteur de son maître; un Portier, espèce d'imbécile, sourd comme une trappe, être absolument nul; ma Lisette qui vous est dévouée; un l'Olive, personnage subtil, si l'on veut; mais sans tenue, indiscret, bavard, présomptueux, animal qu'on ne peut s'attacher, assez à craindre pour nos projets; mais moins encore qu'une vieille Gouvernante, le Conseiller intime de son maître, digne, à ce que m'a dit Lisette, d'être Duegne en Espagne, & que je redoute d'autant plus, qu'elle vient de me voir avec ma bien-aimée; que cela suffit, si l'on sait que je suis à vous, pour la rendre suspecte à l'oncle, & nous fermer tout accès dans la maison.

LE MARQUIS.

Il faut la gagner.

FRONTIN.

Ou s'en défaire.

LE MARQUIS.

J'aimerois mieux la gagner.

FRONTIN.

Elle est vieille.

LE MARQUIS.

Je lui dirai des douceurs.

FRONTIN.

Excellent! elle doit aimer l'argent.

LE MARQUIS.

Je lui donnerai de l'or.

FRONTIN.

Elle eſt à nous. (*Il ſe retourne & apperçoit Nanci dans le lointain.*) Ah ! Monſieur !

LE MARQUIS.

Quoi !

FRONTIN.

Voici le perſonnage qui s'achemine par ici. Je vous laiſſe enſemble. Je vais faire un tour à l'Office. Les grands eſprits, comme les ſots, ont beſoin de ſe reſtaurer. Un verre de Champagne m'exaltera l'imagination. Allons, Monſieur, faites votre chef-d'œuvre, ſéduiſez une poulette de ſoixante ans, & moi, je vais tracer, en buvant, le plan de l'attaque, & tâcher de déconcerter tous ceux de la défenſe. *Il ſort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, *ſeul.*

CES vieilles filles ſont revêches. L'air de celle-ci n'eſt point gracieux.



SCENE VII.

LE MARQUIS, NANCI.

(*Elle traverſe le Théâtre pour rentrer chez le Baron. Elle cherche la clef dans ſa poche. Elle a toujours un ton dur. Sa miſe eſt celle d'une vieille Gouvernante. Caſaquin de couleur, tablier blanc à poches, coëffe noire par-deſſus un bonnet monté.*

LE MARQUIS.

MADEMOISELLE?

NANCI.

Monſieur.

LE MARQUIS.

Vous ſervez chez le Baron de Stanville?

NANCI.

Je ſers.... Je ſuis la Gouvernante de la maiſon, Monſieur.

LE MARQUIS.

Vous êtes toujours fraîche, Mademoiſelle.

NANCI.

Je l'étais autrefois, Monſieur.

LE MARQUIS.

Vous l'êtes encore, Mademoiſelle.

NANCI.

Je vous remercie de votre compliment; mais je ſuis votre ſervante, Monſieur. (*Elle retourne à la porte du Baron.*)

LE MARQUIS.

Un mot, Mademoiſelle, un mot. J'ai une choſe de la plus grande importance à vous communiquer.

NANCI, *revenant & à part.*

C'eſt quelque amoureux de la nièce, je vais le rembarrer. (*Haut.*) Que voulez-vous, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien ſévère, Mademoiſelle.

NANCI.

C'eſt mon humeur, Monſieur.

LE MARQUIS, *la cajolant.*

Cet air que vous prenez, contraſte avec votre phyſionomie naturellement douce.

NANCI.

Vos cajoleries ne me ſéduiront point. Je ſuis laide & vieille à préſent, je le ſais.

LE MARQUIS.

Point du tout.

NANCI.

Et méchante par-deſſus le marché. Vous êtes un amoureux, je le devine à votre air patelin, mais n'eſpèrez rien de moi. J'aime mon maître, il ne m'a point fait de mal encore pour que je lui joue un mauvais tour. Il marie ſa nièce à un Capitaine de Vaiſſeau, qui arrive aujourd'hui. Demain l'on s'épouſe : ainſi perdez toute eſpérance.

LE MARQUIS, *d'un ton doucereux.*

Je ne la perdrais pas, ſi vous vouliez me ſeconder.

NANCI.

Pour qui me prenez-vous, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Pour une perſonne compâtiſſante.

NANCI, *vivement.*

Je ne compâtis point à des maux que je ne puis plus éprouver.

LE MARQUIS, *lui préſentant une bourſe.*

Deux cens louis qui ſont dans cette bourſe ne pourraient-ils vous ſéduire ?

NANCI.

Ah! ah! nous y voila !

LE MARQUIS.

Vous acceptez ?

NANCI.

Non, Monſieur, je n'ai beſoin de rien. J'ai un ſort aſſuré, & l'argent ne m'engagera jamais à faire une mauvaiſe action.

LE MARQUIS, *à part.*

Allons, il n'y aura qu'une fille incorruptible au monde, & il faut que ma maudite étoile me la réſerve.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, NANCI, LE BARON,
fur le feuil de fa porte.

LE BARON. *Il fe tourne pour prêter l'oreille, & refte dans cette fituation quelques inftans.*

NANCI avec notre amoureux!..... Ecoutons.

NANCI, *d'un ton un peu railleur.*

Je vous plains bien fincèrement. Vous aimez donc bien, Mademoifelle?

LE MARQUIS, *appercevant le Baron.*

(*A part.*) Le Baron! Changeons de batterie. (*Haut.*) Je ne m'attendais pas à l'accueil que j'ai reçu de vous.

NANCI.

Il eft tout naturel.

LE MARQUIS.

Mais je fuis enchanté des fentimens que vous faites paraître.

NANCI.

Tout de bon?

LE MARQUIS.

Je fuis charmé que vous vous foyez montrée à moi telle que vous êtes.

LE BARON, *toujours à fa porte.*

Ah! ah!

LE MARQUIS.

On m'avait dit toute autre chofe de vous.

NANCI.

Il y a de fi méchantes langues.

LE MARQUIS, *chaudement.*

Continuez toujours de même.

NANCI.

J'efpère bien ne changer jamais.

LE MARQUIS.

Le Baron, j'en fuis fûr, ne croit pas cela de vous.

NANCI.

Pardonnez-moi. Il doit le préfumer,

LE BARON, *à part.*

La coquine!

LE MARQUIS.

Vous voulez le bonheur de fa nièce; c'eft fort bien fait. Acceptez cette bourfe pour prix de votre zèle.

NANCI.

Monfieur!....

LE MARQUIS.

Prenez, prenez, je connois à préfent votre façon de penfer, j'en rendrai compte. Mais... C'eft qu'il y avait mille à parier contre un, que vous ne vous conduiriez pas ainfi.

NANCI.

Avais-je donné lieu à cela?

LE MARQUIS.

Les perſonnes de votre âge ſe font un malin plaiſir..... Vous comprenez bien ? Mais c'eſt que vous êtes charmante.

NANCI.

Vous êtes fou.

LE MARQUIS.

Non, non, je ne le ſuis pas. (*Il l'embraſſe avec la plus grande chaleur.*)

NANCI.

Que faites-vous ? Finiſſez donc, finiſſez donc.

LE MARQUIS.

Si vous ſçaviez combien je ſuis content de vous avoir rencontrée. Je ſuis certain à préſent du ſuccès de notre affaire. Ah ! Monſieur le Baron, Monſieur le Baron, où êtes-vous ? Il y aurait-là de quoi lui faire tourner la tête.

LE BARON, *s'avançant au milieu.*

Me voilà.

LE MARQUIS, *avec un faux air de confuſion.*

Ah ! juſte Ciel ! tout eſt perdu, Mademoiſelle, il a tout entendu.

LE BARON *en colère.*

Oui, j'ai tout entendu.

NANCI.

Eh bien ! tant mieux.

LE BARON, *étonné.*

Comment, tant mieux ?

NANCI.

Cela doit vous faire plaiſir.

LE MARQUIS.

Je ſuis déſeſpéré. Nous ne vous croyons pas ſi près ; mais, Mademoiſelle vous aime infiniment, & je vous jure que c'eſt une perſonne incorruptible.

LE BARON, *avec confiance & appuyant.*

Monſieur le Marquis, & d'un de déconcerté!

NANCI, *froidement.*

Quel galimathias !

LE BARON.

Quant à vous, Mademoiſelle, vous n'êtes plus à moi dès ce moment.

NANCI.

Quel langage !

LE BARON.

Gardez-vous de remettre le pied dans la maiſon. Mais, vous n'êtes pas à plaindre, Monſieur le Marquis vous donnera un aſyle.

NANCI.

Ecoutez-moi donc.

LE BARON.

Pas de replique. Je ſuis plus fin que vous ne penſez. Demain je vous enverrai ce que je vous dois.

NANCI.

Vous êtes dans l'erreur.

LE MARQUIS, *avec le plus grand ſang-froid.*

Elle dit vrai.

LE BARON.

A votre âge !..... N'avez-vous pas de honte.....
Vous devriez rougir. Mais je devais m'y attendre. Moi, compter ſur votre fidélité ! Non, je n'y ai jamais ſincèrement compté, Mademoiſelle ; il y a vingt-cinq ans que j'ai ce ſoupçon ſur le cœur. Allez, allez malheureuſe, & gardez-vous de reparaître jamais devant mes yeux.

NANCI, *en colère.*

Ah ! vous le prenez ainſi ? Eh bien ! je ſuis bien aiſe de vous dire que votre nièce ne ſe ſoucie pas du Capitaine, que nous trouverons moyen de l'inſtruire de l'amour de Monſieur, & que je vous apprendrai qu'on n'offenſe pas impunément une perſonne comme moi.

LE BARON.

Je me moque de vos menaces.

NANCI.

Vous vous croyez bien fin.

LE BARON.

Autant & plus que vous.

NANCI.

En me perdant, vous perdez votre bon génie.

LE BARON.

Mon mauvais, plutôt. Vous étiez haïe, déteſtée de toute la maiſon.

NANCI.

Vous êtes un vieux fou.

LE BARON, *avec la plus grande colère.*

Vous êtes une insolente, une vieille..... que..... que.... que... que j'abandonne à son mauvais destin.

(*Il rentre chez lui.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, NANCI.

LE MARQUIS, *avec l'air de la plaindre.*

OH! mon Dieu! mais il est méchant, cet homme, très-méchant!

NANCI.

Oh! il me le paiera, il me le paiera. Oui, je vous servirai, contre mon inclination, à la vérité; mais pour me venger de son indigne conduite à mon égard. D'abord, déguisez-vous comme il vous plaira, dussiez-vous être reconnu, il faut que vous vous introduisiez chez lui, que vous vous présentiez aux regards de la nièce. La vue d'un joli homme est plus éloquente que toutes les Epîtres. Laissez-moi faire après, je trouverai moyen de vous être utile, & de le faire repentir de m'avoir défiée.



SCENE X.

FRONTIN, LE MARQUIS, NANCI.

FRONTIN, *arrive en tapinois.*

Eh bien ! Monſieur ?

LE MARQUIS, *vivement.*

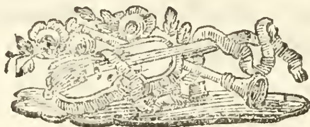
Elle eſt à nous.

FRONTIN, *de même.*

Elle eſt à nous ! vivat, Monſieur le Marquis. Une femme comme cela eſt un tréſor pour une intrigue. Elle eſt à nous ! (*Il va à elle.*) Que je l'embraſſe ! Que je l'emporte en triomphe ! Voilà, voilà l'étendart ſous lequel nous devons marcher, c'eſt le garant de la victoire !

(*Il emporte Nanci juſqu'à la porte de l'Hôtel du Marquis.*)

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, *avec une Lettre à la main.*

Le Capitaine eſt arrivé. Il m'écrit qu'il eſt en rade & qu'il vient diner avec moi. Tant mieux, il ne pouvait venir plus à propos. Je ſerais enchanté qu'il fût bel homme, & qu'il pût plaire à ma nièce à la première vue. —Je ne reviens pas de l'air de confiance & de la préſomption de ce jeune étourdi. Cependant, tout en plaiſantant, ne nous laiſſons pas ſurprendre; aſſurons-nous de la fidélité de nos gens, par l'appât des récompenſes, ou par la crainte du châtiment. Holà, l'Olive, François, l'Ingambe, Liſette, accourez tous.

SCENE II.

FRANÇOIS, L'INGAMBE, LE BARON, LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE, *du fond.*

On y va, on y va.

L'INGAMBE.

Me voila, me voila.

L'OLIVE.

Qu'y a-t-il donc, Monſieur le Baron? Vous ſerait-il arrivé quelque accident?

LE BARON.

Non, mes enfans; mais on menace de me jouer un mauvais tour.

L'INGAMBE.

Qui ſont ces marauds-là? Que j'aille leur couper les oreilles, mon Capitaine.

FRANÇOIS, *qui eſt arrivé très lentement & bégayant.*

Eſt.... eſt..... eſt-ce que vous.... ous.... ous nous demandez?

LE BARON, *fait ſigne que oui à François.*

En deux mots, voila le fait. Le Marquis de Dorſan, mon voiſin, à qui j'ai refuſé ma nièce, parce que, commme vous ſavez, je l'ai promiſe au Capitaine Roland, a parié avec moi qu'il l'enlèverait, & je me ſuis engagé à la lui donner, s'il était aſſez adroit pour réuſſir dans ſon projet avant minuit.

L'OLIVE.

Monſieur le Baron, ce Marquis là ne ſait donc pas que vous avez l'Olive à votre ſervice.

L'INGAMBE.

Vous ne lui avez donc pas dit que votre ancien Soldat, le père l'Ingambe, était homme à le faire ſauter par-deſſus les murs de votre jardin?

LISETTE.

Il ignore donc, Monſieur le Marquis, que Liſette

feule eft capable de dénouer cette intrigue fans le fecours de perfonne, & qu'il y a plus de malice dans cette tête là, que dans toutes les têtes des Soubrettes paffées & futures.

LE BARON.

Je fuis enchanté de vous trouver dans des difpofitions auffi favorables à mes intérêts, & j'efpère qu'aucun de vous ne fera comme cette coquine de Nanci, qui avoit embraffé les intérêts du Marquis.

L'INGAMBE.

Elle ne valait rien.

L'OLIVE.

Elle était vieille.

LISETTE.

Elle était méchante.

LE BARON.

Auffi je l'ai mife à la porte. Soyez-moi fidèles, & je vous promets à chacun cinquante louis, fi vous m'aidez à faire échouer le Marquis dans fa tentative.

L'OLIVE.

Monfieur le Baron, vous pouvez nous payer d'avance. Je regarde pour ma part, l'argent comme gagné. Ce fera même du profit fans gloire.

L'INGAMBE.

Je veux qu'on me mette à l'eau pour le refte de mes jours, s'il trouve le fecret de s'introduire ici, feulement.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS; LE MARQUIS, *au fond.*

LE MARQUIS; *il est déguisé avec une redingotte & une perruque.*

DIABLE! ils sont tous là. Cachons-nous quelque part. (*Il entre dans un cabinet à sa gauche, dont il trouve la porte ouverte.*)

L'OLIVE.

Ah! que n'a-t-il à son service quelqu'un de ces fourbes subtils, qui savent inventer de ces tours d'adresse, qu'on a du plaisir à déconcerter! Ce serait alors ruse contre ruse. Mon génie s'échaufferait, s'enflammerait, & je voudrais le prendre dans le piége même qu'il aurait dressé.

FRANÇOIS.

Qu'est.... est.... est-ce donc que vous dites entre vous?

L'INGAMBE.

On garde une citadelle, & on ne garderait pas une femme!

LISETTE.

Quelle différence! une femme n'est pas immobile comme une citadelle. Tournez la tête, crac, elle vous échappe, si le jeu lui plaît.

L'OLIVE.

Oui, quand un sot en est le gardien.

LE

LE BARON.

Dieu merci, je ne le ſuis pas, & je conſens à paſſer pour tel, s'il gagne ſon pari.

FRANÇOIS.

Il y.... y a quel....el.... que choſe d'ex... extraordinaire. Qu'on eſt malheureux d'être ſourd!

LE BARON.

Ce pauvre diable de François enrage de ne pouvoir entendre ce que nous diſons.

L'INGAMBE.

Je le mettrai au fait là-bas en buvant bouteille.

LE BARON.

Vous voila tous ici, & pendant ce tems-la ſi quelqu'un allait s'introduire dans la maiſon....

L'INGAMBE.

Vous avez raiſon. Il faut envoyer François à la porte. (*Il lui fait ſigne de deſcendre.*)

FRANÇOIS.

A....aller là ...à....à bas?

L'INGAMBE, *lui fait ſigne de fermer la porte.*

FRANÇOIS.

Fer...er... mer la...a...porte?

L'INGAMBE, *lui fait ſigne que oui, & le pouſſe.*

FRANÇOIS.

Moi, j'entends tout avec les yeux. (*Il ſort très-doucement.*)

SCENE IV.

L'INGAMBE, LE BARON, LISETTE. L'OLIVE.

LE BARON.

MALGRÉ sa surdité, c'est un Serviteur fidèle.

L'INGAMBE.

Comptez aussi sur moi.

LE BARON.

Je te connais & te rends justice. Vous veillerez en bas, François & toi. Tu as de bonnes oreilles, & lui de bonnes jambes : il courra pour toi, & tu entendras pour lui. Restez tous les deux à la porte & ne laissez entrer qui que ce soit, sans m'en prévenir.... ou sans qu'ils ayent dit, *amour & bombarde*, qui seront les mots d'ordre pour nos amis.

L'INGAMBE.

Soyez tranquile, je n'ai pas oublié ce que c'est qu'une consigne, & le diable lui-même resterait à compter les clous de la porte, s'il n'avait pas l'honnêteté de me dire: *Amour & bombarde.*



SCENE V.

L'OLIVE, (*) LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Il ne me reste plus qu'à faire entrer ma nièce dans notre ligue. C'est une fille sage ; elle sera outrée, j'en suis sûr, de l'insolence du Marquis.

L'OLIVE.

Il y a autant à parier pour que contre. Les femmes ont toujours eu une prédilection marquée pour les gens entreprenans.

LISETTE, *avec ironie.*

Croyez-vous cela, Monsieur l'Olive ?

L'OLIVE.

J'en parle de science certaine. Voudrais-tu nier que tu m'adores ?

LISETTE.

Ah ! c'est vrai, je l'avais oublié, & je t'en donnerai des preuves. (*A part.*) Tu me payeras cette impertinence.

LE BARON.

Tant mieux, mes enfans. Que votre amour mutuel se joigne à votre attachement pour moi, travaillez de concert à dérouter notre impudent jeune homme. Je me charge de vous établir, & votre mariage se fera le jour même que celui de ma nièce.

(*) L'Olive passe à la droite du Baron.

L'OLIVE.

Eh ! friande ! la récompenſe te tente. Une dot & l'Olive ? Ne lui parlez plus de cela, Monſieur le Baron, elle en perdrait le peu de raiſon qui lui reſte.

LISETTE.

Que Monſieur l'Olive eſt pénétrant !

LE BARON.

Pendant que je préviendrai ma nièce de ce qu'on machine contre ſon honneur, l'Olive ira au Port s'emparer du Capitaine, & le mènera ici. Il m'a écrit ce matin, que ſon Navire était en rade, qu'il y laiſſerait ſon valet, qui eſt ſon factotum, pour veiller à ſes affaires, qu'il ſe mettrait dans une chaloupe avec ſon bagage le plus preſſé, & qu'il viendrait dîner chez moi.

L'OLIVE.

Comment eſt fait ce Capitaine ?

LE BARON.

Ma foi, je ne l'ai pas vu depuis le jour de ſa naiſſance, où je le tins ſur les fonds Baptiſmaux.

L'OLIVE.

Il peut être un peu changé depuis ce tems-là. N'importe, je le reconnaîtrai tout de ſuite. Trente ans, le viſage brun, la voix forte, tel eſt mon homme. Le Capitaine Rolland ! A ſon nom ſeul, on devine ſa tournure. Je vais, je cours, je vole & je reviens.

LE BARON.

Un moment, un moment. En allant au Port, paſſe chez le Tailleur de ma nièce ; tu lui diras qu'il vienne tout de ſuite lui prendre meſure de ſes habits de nôces. Le plaiſir d'être parée & brillante, étourdira Lucile & l'empêchera de réfléchir ſur cet

hymen, qui n'eſt peut-être pas tout-à-fait de ſon ût.

LISETTE.

Ah! Monſieur! que vous connoiſſez bien les femmes!

L'OLIVE.

Monſieur le Baron, je cours exécuter vos ordres, vous envoyer un Tailleur, & vous amener le Capitaine.

LE BARON.

N'oublie pas de donner le mot d'ordre au Tailleur.

L'OLIVE, *revenant au milieu.*

Le mot d'ordre ?... Je l'ai, ma foi, oublié.

LISETTE.

L'imbécille! *Amour & bombarde.* Tu veux te charger de mener une intrigue & tu n'as pas de mémoire!

L'OLIVE.

Les génies ſupérieurs voyent en grand: les ſots s'amuſent aux détails. (*Il parle à l'oreille du Baron.*)

LISETTE.

Et voila pourquoi les ſots attrappent preſque toujours les gens d'eſprit. Mais, vas donc, vas donc, bavard impitoyable.

L'OLIVE.

C'eſt bien à toi à me faire ce reproche. Mais je pars, & je te prouverai que ſi je parle bien, je ſais bien mieux agir encore. (*Il ſort.*)

LE BARON.

C'eſt bon, c'eſt bon. Ah! voici ma nièce.

SCENE VI.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Approchez, Lucile, approchez. Vous avez, ſans doute, un cœur ſenſible à l'injure ?

LISETTE.

Sans contredit, autrement elle ne ſerait pas de ſon ſexe.

LUCILE.

Mais c'eſt ſelon, mon oncle.

LE BARON.

Comment, c'eſt ſelon ? Que penſeriez-vous, par exemple, d'un étourdi qui a la hardieſſe de vous aimer ?

LUCILE.

Ah ! c'eſt un de ces crimes qui n'allume jamais le courroux d'une femme.

LE BARON.

Qui, ſur le refus que je lui ai fait de votre main, s'eſt vanté de vous enlever.

LUCILE.

Soyez tranquille, mon oncle. On n'enlève que celles qui le veulent bien.

LE BARON.

Et je me flatte que vous ne le voudrez pas ?

LUCILE, *gaiement.*

Il ne faudrait pas en jurer.

LE BARON.

Celui-ci eſt ſingulier, par exemple.

LUCILE.

S'il a le talent de me le faire vouloir ?

LE BARON.

Vous plaiſantez, Lucile ?

LUCILE.

Je vous parle ſérieuſement. Pour qu'un homme ſoit épris au point de vouloir faire une pareille étourderie, il faut qu'il aime éperduement. Il eſt toujours flatteur d'exciter une grande paſſion : on finit quelquefois par la partager, & le cœur une fois pris, la tête ſe perd bien vite.

LE BARON.

En tout cas, je ſçaurai y mettre ordre.

LUCILE.

Si vous me gênez, ſi vous y mettez de la contrariété, vous avancerez ſes affaires.

LE BARON.

Ah ! vous allez voir qu'il faudra que je faſſe beau jeu à ce jeune étourdi ?

LUCILE.

Il eſt jeune, mon oncle ! Qui eſt-il ? Eſt-ce un homme de qualité ? Eſt-il beau, ſpirituel, bien fait ?

LE BARON.

C'eſt ce que vous ne ſçaurez pas.

LUCILE.

Vous avez tort encore. Mon imaginarion va le parer de mille charmes qu'il n'a pas peut-être, & je meurs d'envie de le voir.

LE BARON.

Eh bien ! je vous déclare que vous ne le connaîtrez, que quand vous ferez la femme du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, votre Capitaine me paraiffait excellent hier, pour un mari ; il m'était propofé, je l'acceptais. Aujourd'hui on me donne à lui, & je n'en veux plus.

LE BARON.

Oh ! çà, Mademoifelle, vos folies m'amufent ordinairement ; mais cette lubie ne me plaît pas du tout, je vous en avertis. Vous dépendez de moi, j'ai votre parole, j'ai donné la mienne ; le Capitaine vient de deux mille lieues pour vous époufer, & vous ferez fa femme. Quant au freluquet qui s'eft mis en tête de vous arracher de mes mains, je faurai vous garantir de fes pourfuites, & je vous annonce que je ne vous perdrai pas un inftant de vue, jufqu'à l'arrivée du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, mon oncle, prétendre garder une femme malgré elle, c'eft la chofe impoffible ; & fi Lifette & moi, nous nous le mettions en tête......

LE BARON.

Ne comptez pas fur les fecours de Lifette, je

lui ai promis un mari & une dot pour prix de ſa fidélité.

LISETTE.

C'eſt vrai ; l'on m'a promis un mari & une dot Une dot & un mari ! ah ! c'eſt bien tentatif pour une fille qui ſoupire après ces deux articles. Auſſi j'ai donné ma parole ; & quoiqu'il arrive, je la tiendrai, fut-ce au péril de ma vie. Hé bien ! qu'en dites-vous, Monſieur ? Ai-je de la réſolution pour une Liſette ?

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE MARQUIS, *à part, ſortant du cabinet.*

IL reſte. Allons, de la hardieſſe. (*Il avance comme s'il venait de dehors.*)

LE BARON.

Qui eſt-là ?

LE MARQUIS, *parlant provençal.*

« *Amour & bombarde.* » A ces mots-là, vous boyez que je ſuis au fait, Monſeur. Monſeur l'Olive m'a aſſuré qu'en les prononçant les portes s'oubriraient pour moi. Auſſi votre Portier inſtruit de ſa conſigne m'a gracieuſement fait monter en m'aſſurant que j'aurais l'honneur de vous rencontrer, ainſi que votre charmante nièce à qui j'ai à faire.

LE BARON.

Au fait. Qui êtes-vous ?

LE MARQUIS.

Je ſuis le premier garçon du Tailleur de Madame, & en ſon abſence, je viens prendre meſure. Monſieur l'Olive m'a dit que la choſe preſſait, puiſque ce ſont des habits de nôces qui doivent être prêts pour demain au plus tard. (*A part.*) Il ne me reconnaît pas.

LE BARON, *à part.*

Ce drôle m'eſt ſuſpect.

LUCILE.

Monſieur le Tailleur, rien n'eſt moins preſſé que ces habits-là.

LE BARON, *à part.*

Me trompai-je? (*Haut.*) Prenez, prenez toujours la meſure. Que les habits ſoient faits ou non, Mademoiſelle, cela ne vous engage à rien.

LE MARQUIS.

Monſeur le Baron a raiſon. Si le futur ne vous plaît pas, les habits n'en feront pas moins de votre goût. J'aurai un plaiſir infini à travailler pour vous, & je compte paſſer la nuit pour votre ſervice.

LE BARON, *à part.*

C'eſt mon étourdi. (*Haut.*) Allons, Monſieur le Tailleur, dépêchez-vous. (*A part.*) Quel eſt ſon deſſein?

LE MARQUIS.

De quelle manière Madame veut-elle qu'on l'ha-

bille ? Eſt-ce à la Turque, à l'Angloiſe ? Madame veut-elle le coſtume d'une Princeſſe ou celui d'une Bergère ? (*Avec ſentiment & fixant Lucile.*) Quelque ſoit l'habit que vous choiſiſſiez, vous n'en ſerez pas moins charmante. Une jolie femme embellit tout ce qu'elle porte.

LUCILE.

Vous êtes galant, Monſieur le Tailleur.

LE MARQUIS.

Les gens de ma profeſſion le ſont tous.

LE BARON, *à part.*

L'effronté ! n'éclatons point encore.

LE MARQUIS, *prenant la taille de Lucile.*

Quelle taille élégante ! on peut la tenir entre ſes dix doigts.

LE BARON.

Que faites-vous donc, Monſieur le Tailleur ?

LE MARQUIS.

C'eſt ma façon de prendre meſure, Monſieur le Baron. Je dédaigne la routine de mes confrères. Soyez tranquile, Madame, je vous ſervirai comme vous le méritez. —Tournez un peu de mon côté. Bon ! Levez le bras gauche, baiſſez le droit. Prenez cela. (*Il lui veut donner une Lettre qu'il laiſſe tomber.*)

LE BARON.

C'eſt un peu trop fort, Monſieur le Marquis.

LUCILE.

Monſieur le Marquis !

LE BARON.

Il faut être plus fin pour nous attraper.

LE MARQUIS, *très-rapidement & lui baisant la main.*

Oui, c'est moi, belle Lucile, qui vous adore... qui....

LE BARON, *les séparant.*

Ne vous gênez pas. Eh bien ! mais !...

LE MARQUIS *échappe au Baron, & revient baiser la main de Lucile. Le Baron le rattrape & le conduit vivement à la porte.*

SCENE VIII.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON, *très en colère.*

LAISSEZ donc faire...... ce Monsieur...... En vérité !...

LUCILE, *riant.*

L'excellent tour ! Mais il est bien cet homme-là.

LE BARON.

Si je le renfermais chez moi. L'Ingambe? (*Il va au fond du Théâtre.*

LUCILE.

Que vois-je? une Lettre ! (*Elle la ramasse.*)

LE BARON, *revenant,*

Que dites vous ? Une Lettre ? Mais je perds un tems... L'ingambe ?

LUCILE.

Arrêtez donc, mon oncle.

LE BARON.

Laiſſez-moi. L'Ingambe! Holà! l'Ingambe? Ferme la porte. Mademoiſelle ; donnez-moi cette Lettre.

LUCILE, *la lui préſentant & la retirant.*

Oh ! oui, mon oncle, mais il faut que je la liſe un peu.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *arrivant toujours doucement.*

L'IN..... ingambe dit que vous. ... ous..... appellez.

LE BARON.

Allons. Ils l'auront laiſſé ſortir. (*Criant à l'oreille de François.*) Qu'eſt-ce que tu dis ?

FRANÇOIS.

Que..... vou..... voulez-vous ?

LE BARON.

Au Diable ſoit l'animal ! (*Lui faiſant faire une pirouette.*) Hé ! vas donc.

FRANÇOIS.

I..... i..... ils ſont fous. (*Il ſort.*)

SCENE X.

LUCILE, LE BARON, L'OLIVE, LISETTE.

(Pendant la scène du Baron avec l'Olive, Lucile fait signe à Lisette, & elles lisent la lettre au fond du Théâtre.)

LE BARON.

C'EST ce coquin de l'Olive qui m'a trahi, mais il me le paiera.

L'OLIVE, *arrive en courant.*

J'ai diablement couru.

LE BARON, *donnant des coups de bâton à l'Olive.*

Ah! vous voilà, Monsieur le drôle. C'est donc ainsi que vous trahissez votre Maître?

L'OLIVE.

Que Diable signifie cela? Est-ce ainsi qu'on accueille un Serviteur loyal & fidèle?

LE BARON.

Eh! oui, un Serviteur loyal & fidèle?

L'OLIVE.

Expliquez-vous donc. Avant de pendre un homme, on lui fait son Procès du moins.

LE BARON.

Je sçais tout.

L'OLIVE.

Que sçavez-vous?

LE BARON.

Il ſort d'ici.

L'OLIVE.

C'était lui! j'aurais dû m'en douter.

LE BARON.

Ah! ah! te voila donc au fait? Tu l'as donc vu?

L'OLIVE.

Et ſenti, de par tous les diables. Comme j'entrais, il ſortait, & il m'a régalé d'un ſoufflet.... ah! d'un ſoufflet!.... Il faut l'avoir reçu pour en connaître la qualité.

LISETTE, *revenue à ſa place.*

Te maltraiter après ce que tu avais fait pour lui! Oh! c'eſt indigne de ſa part.

L'OLIVE.

Que voulez-vous donc dire, tous tant que vous êtes? Savez-vous que cela me ferait damner? L'un me roſſe dans la rue, l'autre dans la maiſon. Où faut-il donc que j'aille pour être en ſûreté?

LE BARON.

Comment! fripon inſigne, âme double & ſans foi, tu m'oſeras ſoutenir que ce n'eſt pas toi qui as introduit ici le Marquis, en lui conſeillant de ſe faire paſſer pour le garçon du Tailleur.

L'OLIVE.

Ah! ah! Monſieur! Eſt-il poſſible que vous me ſoupçonniez d'un pareil tour? Premièrement, le Tailleur de Mademoiſelle n'a jamais eu que des filles pour ouvrières, & en ſecond lieu, je viens

vous dire que ce pauvre Tailleur eſt mort ſubitement ce matin, & que ce petit accident l'empêcherait de travailler pour votre nièce.

LE BARON.

Mais, quel autre que toi l'aurait inſtruit que j'avais demandé le Tailleur ? Ce n'eſt pas Liſette, elle ne m'a pas quitté. Dis, maraud, qui lui aurait donné le mot de l'ordre ?

L'OLIVE.

Je n'en ſais rien ; mais je jure.... par les cinquante louis, que vous m'avez promis, que ce n'eſt pas moi.

LE BARON.

Ce ne peut être l'Ingambe. Cependant, il faut que je l'interroge. Liſette, vas lui dire de monter. (*Liſette ſort*).

L'OLIVE.

Interrogez, & quand vous aurez découvert la vérité, vous ſerez fâché des coups de bâton que vous m'avez préalablement diſtribués. En tout cas, je les laiſſe ſur votre conſcience.

SCENE XI.

LUCILE, L'INGAMBE, LE BARON, L'OLIVE, LISETTE.

LE BARON.

Je te connais pour un homme vrai, mon vieux camarade, eſt-ce toi qui as fait entrer ici le Marquis,

Marquis, ſoit par inadvertance, ſoit par des raiſons que je ne puis deviner?

L'INGAMBE.

Mon Capitaine, je n'ai jamais de raiſon pour manquer à mon devoir, & ſur cet article je n'ai jamais d'inadvertance.

LE BARON.

Je te crois; mais tu as vu entrer un homme?

L'INGAMBE.

Perſonne n'eſt entré.

LE BARON.

C'eſt un peu fort.

L'INGAMBE.

C'eſt la vérité. J'en ai vu ſortir un. Je ne ſai d'où diable il venait. Il m'a dit: *Amour & bombarde*, qui étaient les mots d'ordre: c'était ma conſigne pour ouvrir la porte, & malgré mes ſoupçons, il a bien fallu le laiſſer ſortir.

L'OLIVE.

Réparation à l'Olive, Monſieur le Baron, réparation à l'Olive.

LE BARON.

Allons, je te pardonne.

L'OLIVE.

Bien obligé.

LE BARON.

Iy a quelque diablerie la-deſſous.

L'OLIVE.

Moi, je devine la choſe. Il ſe ſera gliſſé dans la

maiſon, pendant que nous ne cherchions point encore à en défendre l'entrée. Il ne lui aura pas été bien difficile d'entendre ce que nous diſions & de bâtir ſa fable là-deſſus.

LE BARON.

Cela ſe peut; mais qu'importe? La belle avance pour lui! Tiens, l'Olive, demande à Liſette, malgré ſon déguiſement, je l'ai reconnu du premier coup-d'œil.

LISETTE.

Ah! c'eſt vrai; & moi, qui flaire un amoureux de cent pas, je n'ai point eu le moindre ſoupçon de la ruſe.

LE BARON.

Retournez à vos poſtes. Plus de mots d'ordre, & qu'on refuſe la porte à tout le monde.

L'OLIVE.

Quoi! même au Capitaine Rolland?

LE BARON.

Non, parbleu! Eſt-ce que tu l'as vu?

L'OLIVE.

Et reconnu d'abord à ſon coſtume & à ſa figure. Il m'aurait ſuivi; mais il m'a fait prendre les devants pour l'annoncer. Il attendait qu'on eût débarqué deux caiſſes d'effets précieux des Indes, dont il veut vous faire préſent. Il ſera ici dans la minute.

LE BARON *à l'Olive.*

Reſte à la porte. Ne vas pas faire de qui-proquo; en prenant quelqu'autre pour lui.

L'OLIVE.

Du diable ſi l'on m'y prend. (*A l'Ingambe.*) Allons, vieux père, allons à nos poſtes. Sans toi, cependant, ſans ton témoignage, mon innocence ſoupçonnée, après avoir été battue, allait encore ſe voir indignement miſe à la porte.

SCENE XII.

LUCILE, LE BARON, LISETTE;

(*Elle ſe met à travailler à un ouvrage quelconque.*

LE BARON.

OH ça! Mademoiſelle, j'eſpère que nous verrons cette Lettre.

LUCILE, *la lui donnant.*

Volontiers, mon oncle; je n'ai nulle envie de vous en faire un myſtère. La voila; mais elle ne vous apprendra rien que vous ne ſachiez déja. Le Marquis m'y détaille la converſation que vous avez eu enſemble, le petit traité que vous avez fait. Il me dit mille choſes obligeantes ſur ce qu'il appelle ma beauté. Il me parle de ſon amour d'une manière auſſi délicate que galante. Convenez, mon Oncle, qu'il a bien de l'eſprit, & que ſa phyſionomie ne dément pas l'élégance de ſon ſtyle.

LE BARON.

Si bien que vous en voila coëffée?

LUCILE.

Non pas, mon oncle; mais je ne puis m'empê-

cher d'être flatté de son empressement, & mari pour mari, je l'aimerais mieux que votre Capitaine.....

LE BARON.

Que vous épouserez cependant.

LUCILE.

Oui, si le Marquis échoue dans son projet.

LE BARON.

Il y échouera.

LUCILE.

Mais s'il réussit ?

LE BARON.

En ce cas.... J'aurai fait tout ce qui dépendra de moi, & le Capitaine n'aura rien à me reprocher.

LUCILE, *gaiement.*

Ah !... vous me mettez à mon aise.

LE BARON.

Comment ?

LUCILE.

Faisons aussi un petit traité, mon oncle.

LE BARON.

Quel traité ?

LUCILE.

Que de quelque manière que cela tourne, nous prendrons l'un & l'autre notre parti galamment.

LE BARON.

Pour la singularité du fait, je le veux bien. Vous épouserez le Capitaine sans murmurer, si je parviens à déconcerter les projets du Marquis.

LUCILE.

Oui, mon oncle, & vous ſignerez de même de bonne grace mon contrat avec le Marquis.

LE BARON.

Oui, ma chère nièce. Si avant minuit, ſans employer la violence, il trouve le ſecret de vous conduire chez lui.

LUCILE.

A merveilles. Allons, faiſons la guerre en ennemis généreux.

LE BARON.

Vous reſterez neutre.

LUCILE.

Je ne puis vous le promettre, je ſuis de trop bonne-foi pour cela. Je ſens que mon cœur incline en ſecret pour le Marquis.

LE BARON.

N'importe. Tenez, ma chère nièce, épargnez-vous une peine inutile, je ſuis difficile à tromper.

LUCILE.

L'Amour eſt inventif.

LE BARON.

Je ſuis averti.

LUCILE.

Et voila le bon. Où ſerait le mérite ſans cela? Mais ce qui me plait dans tout ceci, c'eſt que je puis vous tromper ſans ſcrupule; j'ai votre permiſſion pour cela.

LE BARON.

Et moi, j'ai votre conſentement pour vous tenir ſous la clef, ſans que vous ayez le droit de vous en plaindre.

LUCILE.

M'en plaindre! pas du tout. Je vais donc jouer le rôle d'une pupille de Comédie, que guette ſans relâche un tuteur quinteux & biſarre. Il me faut prendre, n'eſt-ce pas, une mine réſervée devant vous, les yeux baiſſés, le regard furtif & l'oreille aux aguêts. Allons, mon oncle, tâchez de prendre de votre côté la figure qui vous convient, l'air bourru, inquiet & jaloux.

LE BARON.

Repoſez-vous ſur moi de mon perſonnage, ſoyez tranquile; mais demain matin....

LUCILE.

Demain matin?... Oh! je veux retrouver mon oncle & l'embraſſer de tout mon cœur.

SCENE XIII.

LUCILE, LE BARON, L'OLIVE, FRONTIN, *en uniforme de Capitaine de Vaiſſeau*, LISETTE.

L'OLIVE.

VOICI le Capitaine.

LE BARON.

Nouveau renfort.

L'OLIVE.

J'ai voulu vous le préſenter moi-même, de peur qu'on ne l'eſcamota dans l'eſcalier, & qu'un autre ne ſe préſentât à ſa place.

LE BARON.

C'eſt bon. Laiſſe-nous.

SCENE XIV.

LUCILE, LE BARON, FRONTIN, LISETTE.

(*Quatre Porte-faix, avec deux caiſſes, dont une au milieu du Théâtre & l'autre ſur la droite, de manière que l'on puiſſe bien voir celle du milieu, dans laquelle eſt le Marquis.*)

LE BARON.

EH! que je vous embraſſe, mon filleul.

FRONTIN.

Bon jour, mon cher parrain; que j'ai de joie à vous voir. (*Aux Porte-faix.*) Pourquoi porter cela juſqu'ici? (*Au Baron.*) Pardon, ce ſont deux caiſſes de nos bagatelles des Indes, dont je veux faire cadeau à ma future. J'avais dit qu'on les laiſſât en bas. (*Aux Porte-faix.*) Retournez-vous en, mes amis, vous êtes payés. (*Ils ſortent.*) Il ſemblerait, en vérité, que je veuille mettre de l'appareil à ces babioles.

LE BARON.

A quoi bon ces préſens ? Vous auriez été auſſi bien reçu ſans cela.

FRONTIN.

Je n'en doute pas ; mais j'ai toujours entendu dire qu'en France on n'aimait que ce qui venait de loin, & ce ſera, ſans doute, tout le mérite de mon cadeau.

LISETTE, *ſe levant.*

Je ſuis curieuſe de voir ces belles choſes des Indes.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! diable ! (*Haut.*) Avec plaiſir. Commençons par celle-ci. (*Montrant la caiſſe à droite.*)

LE BARON.

Ah ! nous avons bien autre choſe à faire qu'à contenter la curioſité de Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Donnez, donnez-moi les clefs.

FRONTIN, *ſerrant la main de Liſette.*

LISETTE, *le reconnoiſſant.*

Ah ! ah ! — Par laquelle commencerai-je ?

FRONTIN, *montrant la première caiſſe.*

Par celle-ci. Ce ſont des étoffes. Ouvrez ſans crainte, il n'y a rien de fragile.

LE BARON.

Que vous êtes bon !

(*Liſette ouvre la malle, ſe tient à genoux devant & a l'air d'examiner les effets, quoiqu'elle prête attention à la converſation.*)

FRONTIN.

Pourquoi pas, ſi cela peut la contenter? (*Saluant Lucile.*) Voici, ſans doute, votre charmante nièce. Elle a l'air bien ſérieux. Ah! on rêve à la veille d'un mariage, cela donne à penſer.

LUCILE.

Oui, ſans doute, j'ai ſujet de réfléchir.

FRONTIN.

L'hymen avec un Marin n'a rien que d'agréable. Il eſt ſi rarement avec ſa femme, qu'il n'a que le tems de la voir pour l'aimer, & puis, ſi par haſard, il ne plaît pas, les dangers, l'inconſtance de l'Onde, la laiſſent toujours dans la douce expectative du veuvage.

LUCILE

Si je prends un mari, c'eſt pour être toujours avec lui; je ſerais fâchée de lui ſurvivre.

FRONTIN.

Eh bien! en ce cas, je ſuis votre homme. Je m'arrangerai de manière que vous puiſſiez être de toutes mes courſes. Inquiétudes, eſpoir, peines, dangers, bonheur, tout nous ſera commun. Notre Navire deviendra l'aſile de l'Amour. Nous verrons enſemble les côtes du Malabar & celles de Guinée; par-tout je me ferai honneur de préſenter ma femme, par-tout elle attirera les regards & les ſuffrages: nous ſerons heureux enſemble tous les jours de notre vie, & ſi par malheur une vague vient jamais à nous engloutir, nous aurons du moins la douceur de nous noyer de compagnie.

LISETTE.

(*A part.*) Le drôle a de l'eſprit. (*Haut.*) Comme c'eſt beau tout cela.

LUCILE.

Monſieur, je n'aime pas les voyages où l'on court de ſi gros riſques.

FRONTIN.

Mon parrain, la future ne me paraît pas merveilleuſement diſpoſée en ma faveur. Y aurait-il quelqu'amourette en campagne? J'en ſerais fâché. Sa vue a fait ſur mon cœur une impreſſion trop profonde, pour que je ne ſois pas diſpoſé à faire valoir mes droits, & à diſputer ſa main à mon Rival, tel qu'il fut.

LE BARON.

Soyez ſans inquiétude. C'eſt une bagatelle qui l'occupe, ...une gageure.... Je vous conterai tout cela à table. C'eſt une hiſtoire plaiſante, un tour qu'on prétend nous jouer..... Allons, ma nièce, acceptez la main de Monſieur.

FRONTIN.

Venez, ma belle Dame; je crois, ſans peine, que l'eſpoir de vous poſſéder peut rendre capable de tout.

(*Ils ſortent.*)



SCENE XV.

LISETTE, LE MARQUIS, *dans une des caisses.*

LISETTE.

C'EST Frontin, Délicieux ! & moi, qui ne le reconnaissait pas ! Il s'exprime comme un homme de qualité. Cela n'est pas étonnant, un Valet de Chambre ! Mais par quelle aventure joue-t-il ici le rôle de Capitaine ? Est-ce de concert avec lui ? Est-ce qu'on a gagné l'Olive ?

LE MARQUIS, *dans la caisse.*

Lisette, Lisette ? ouvre moi.

LISETTE, *regardant.*

Qui m'appelle ?

LE MARQUIS.

Moi, moi, qui étouffe.

LISETTE, *éclatant de rire.*

Ah ! j'y suis. L'excellent tour ! Chut. Que je voie si nous sommes en sureté. (*Elle regarde.*) Bon ! personne. (*Elle ouvre.*)

LE MARQUIS, *sortant de la caisse.*

Eh ! je respire. Cache-moi quelque part, je ne puis plus tenir là dedans.

LISETTE.

Vous cacher ? je ne sais où ? Il y a ici peu d'endroits sûrs, vu la défiance où l'on est. Mais l'Olive est donc du complot ?

LE MARQUIS.

Non.

LISETTE.

C'eſt donc le Capitaine ?

LE MARQUIS.

Non plus.

LISETTE.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

La vieille Nanci a tout fait. Elle a été trouver le Capitaine ſur ſon bord ; elle le retient par une fauſſe confidence. Il croit le Baron en campagne, & ne viendra que demain matin. Nous avons trompé l'Olive lui-même.

LISETTE.

Divin ! l'affaire prend couleur à préſent. Nous voici quatre contre trois dans la maiſon.

LE MARQUIS.

Nous ſaiſirons le premier moment favorable à nos deſſeins.

LISETTE.

J'entends monter rapidement l'eſcalier. Jettez-vous dans ce cabinet. Tapiſſez-vous ſous la toilette. (*Le Marquis entre dans le cabinet. à ſa droite.*)



SCENE XVI.

L'OLIVE, LISETTE.

L'OLIVE, *accourant.*

LISETTE? Lifette! grande nouvelle.

LISETTE.

Comment?

L'OLIVE.

Parle bas, il eft là.

LISETTE.

Qui? là?

L'OLIVE.

Un des Porte-faix m'a tout conté. Frontin fait le Capitaine, & le Marquis eft dans cette caiffe. Je vais le faire reporter en fon hôtel par François qui va monter à cet effet; & puis, quand l'Imgambe, qu'on a envoyé en commiffion, fera de retour, nous rendrons au feigneur Frontin les taloches que j'ai reçues.

LISETTE.

On t'a trompé. Je viens d'ouvrir cette caiffe devant Monfieur. Elle était pleine d'effets que j'ai déjà ferrés.

L'OLIVE, *allant à la caiffe.*

Cela ne fe peut.

LISETTE, *ouvrant la caiffe.*

Vois, elle eft vide.

L'OLIVE, *étonné.*

Tu étais du complot.

LISETTE.

Imbécille ! ſonge que tu m'es promis. Comment un homme tiendrait-il là dedans ?

L'OLIVE.

Il en tiendrait deux.

LISETTE.

Pas ſeulement la moitié d'un.

L'OLIVE, *ſe mettant dans la caiſſe.*

Entêtée !..... regarde ſi je n'y ſuis pas à mon aiſe.

LISETTE.

Oui, tu y tiendras..... & ta tête ?....

L'OLIVE.

Ma tête ?.... Tiens.... Regarde....

LISETTE.

Es-tu bien ?..... (*Elle ferme vîte la caiſſe.*) Bon ! je te tiens, à mon tour.

L'OLIVE, *criant dans la caiſſe.*

Finis donc. Ouvre-moi, ouvre-moi. j'étouffe.



SCENE XVII.

LISETTE, FRANÇOIS, L'OLIVE, *dans la caiſſe.*

FRANÇOIS.

Em.... em.... emporter le Marquis en.... en.... ſon hôtel? (*Liſette fait ſigne qu'oui.*)

L'OLIVE, *crie dans la caiſſe.*

François.... Monſieur le Baron.

LISETTE.

Crie tant que tu voudras, du diable s'il l'entend!

(FRANÇOIS *traîne la caiſſe*, & *Liſette la pouſſe.*) (*)

SCENE XIII.

LISETTE, LE MARQUIS.

LISETTE, *appelle le Marquis qui eſt dans le cabinet.*

Monsieur le Marquis, vous avez entendu, tout eſt découvert. La porte eſt libre, ſauvez-vous, retenez l'Olive, vous aurez de mes nouvelles.

LE MARQUIS.

Pourquoi fuir?

LISETTE.

Il le faut, ſauvez-vous. J'ai mon projet en tête.

(*) Pour faciliter ce jeu de Théâtre, on adapte des roulettes à la caiſſe.

Allez recevoir l'Olive, c'eſt-là l'eſſentiel, & gardez qu'il n'échappe.

LE MARQUIS.

J'obéis ; mais ſouviens-toi que mon bonheur dépend de toi. Je me fie à ton zèle. (*Il ſort.*)

SCENE XIX.

LISETTE, *ſeule.*

ALLONS, un coup de maître. L'Olive eſt parti. Accuſons-le. Découvrons la première au Baron ce qu'il ne peut tarder d'apprendre. Gagnons ſa confiance par ce dernier trait. Le reſte ira de ſuite.

SCENE XX.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

CHUT ! ton Maître monte ſur mes talons. Point d'air d'intelligence.

LISETTE.

Et toi, décampe. Tout eſt découvert. Vois, le Marquis a diſparu.

FRONTIN.

Ah ! Ciel ! Comment ?

LISETTE.

Echappe-toi à bon compte, pendant que la porte eſt libre.

SCENE

SCENE XXI.

LE BARON, FRONTIN, LISETTE.

(*Il va pour s'échapper, il se trouve nez à nez avec le Baron, & se sauve.*)

LE BARON.

Ou allez-vous donc? Nous allons prendre le café ici.

FRONTIN.

Je suis à vous dans la minute.

(*En même-temps que Frontin s'échappe, Lisette tombe dans un fauteuil en jouant l'évanouissement.*)

SCENE XXII.

LE BARON, LISETTE, *dans le fauteuil.*

LISETTE.

Ah! Monsieur!

LE BARON.

Qu'as-tu donc!

LISETTE.

J'ai à peine la force de parler.

LE BARON.

Que signifie cela? L'un me fuit tout troublé, l'autre respire à peine.

LISETTE.

L'Olive.... Le Marquis.... Le Capitaine.... Je ne ſais par où commencer.

LE BARON.

Eh bien ! le Capitaine ?

LISETTE.

Le Capitaine eſt un fripon.

LE BARON.

Prends garde à ce que tu dis.

LISETTE.

Ce Capitaine... c'eſt Frontin, le valet-de-chambre du Marquis... L'Olive était gagné.

LE BARON.

D'où le ſais-tu ?

LISETTE.

Le Marquis était caché dans une des caiſſes.

LE BARON.

Il en manque une.

LISETTE.

Quand l'Olive a vu que je ſavais tout, vîte il a fait remporter la caiſſe par François. Avez-vous vu comme le feint Capitaine s'eſt vîte évadé. Moi, j'étais évanouie, je ne pouvais crier..... Je ſuis encore dans un état.....

LE BARON.

Que je t'embraſſe. Sans toi je courais riſque d'être joué. Ce coquin de l'Olive !... Ah ! je ne me fierai qu'à toi uniquement. Tiens, voila ma bourſe pour prix de ton zèle.

LISETTE.

Vous êtes trop bon, en vérité.

LE BARON.

Je ne ſaurais trop récompenſer un ſervice auſſi ſignalé. Ah! diable! l'Ingambe & François ſont dehors; courons à ma nièce & fermons la porte de la rue. Qu'on eſt heureux cependant d'avoir des domeſtiques comme Liſette. (*Il ſort.*)

SCENE XXIII.

LISETTE, *ſeule.*

VOILA de l'argent loyalement gagné! vivent les femmes pour la préſence d'eſprit! Mais le tout eſt de conduire l'affaire à point. Rien de plus aiſé. Nous n'avions que l'Olive à craindre, le voila délogé. —Je m'admire! Avec quel plaiſir je trompe ce pauvre Baron, qui me paye ſi bien!... C'eſt ſa faute; pourquoi veut-il être plus fin que nous? Pourquoi nous mettre dans le cas de ruſer? Pourquoi nous renferme-t-il? Il ne ſait donc pas comme c'eſt bon le fruit défendu? Ah! je te reconnais bien là irréſiſtible aſcendant de l'eſprit féminin!

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

Le Théâtre représente un Jardin, une porte grillée dans le fond, & deux pavillons sur les côtés à la seconde coulisse.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *descendant par les treillages appliqués au mur, du côté de la Reine.*

On n'y voit goute. Il est essentiel d'aller le plus doucement possible, de peur d'évènement fâcheux. Ah! m'y voila enfin. (*Il avance.*) St, st, Lisette? C'est juste l'heure du rendez-vous. Lisette par son billet m'assure qu'elle ne se fera pas attendre. Hem! hem! Je ne vois personne. Qu'elle n'aille pas me faire croquer le marmot! Nous n'avons pas de tems de reste. Le terme approche où nous perdrions tout le fruit de nos ruses, & où il ne nous serait plus permis d'en employer de nouvelles. Lisette! hem? Crier assez fort pour être entendu d'elle, & n'être pas entendu des autres, c'est assez difficile au moins; il vaut mieux attendre sans faire de bruit. Il est pourtant onze heures sonnées à toutes les horloges, & à minuit tout sera dit. Voyons, point de quiproquo. C'est par le Pavillon à droite qu'elle doit venir. L'oncle couche dans le Pavillon à gauche. —J'entends marcher; je vois de la lumière. (*Il va au Pavillon à droite & regarde par la serrure.*) Ce n'est point elle. Eh! non, de par tous les diables.

Ils font plufieurs. Cachons-nous derrière ces charmilles. (*Il fe cache derrière les charmilles à fa gauche.*) (*)

SCENE II.

LISETTE, LE BARON, L'INGAMBE, *un bougeoir à la main*, FRONTIN, *caché*.

LISETTE.

Il n'eft qu'onze heures..... Reftez encore, Monfieur le Baron.

LE BARON.

Vas, vas, je ne crains rien, je puis dormir tranquile ; je me retire dans mon Pavillon.

LISETTE.

Que fait-on ? Les amoureux font fi malins !

LE BARON.

Que veux-tu que je craigne ? Ma nièce eft couchée, j'en fuis bien fûr. J'ai eu la précaution d'emporter toutes fes hardes. Pas de cheminée à fa chambre, les fenêtres font grillées, la porte eft fermée à double tour, j'en ai la clef fur moi. De plus, le Capitaine....

(*) Les charmilles font plantées le long des murs de côté ; mais à trois pieds de diftance des murs. Elles ont cinq pieds de hauteur. Elles ne doivent point dépaffer les fenêtres baffes des Pavillons, & règnent prefque jufqu'au fond du Jardin.

LISETTE.

Et c'eſt le véritable, celui-là! Vous l'avez été chercher vous-même.

LE BARON.

Oh! j'en réponds. —De plus donc, le Capitaine qui eſt prévenu, couche dans la chambre voiſine; au moindre bruit, il ſerait ſur pied, & puis ſon valet, garçon alerte, veille dans l'antichambre avec François; voilà dix fois plus de précautions qu'il n'en faut. Quand ce ſerait pour un priſonnier d'État, on n'en prendrait pas davantage. Le Marquis rirait trop de ma peur, s'il ſavait qu'après tant de ſoins, je n'ai pas oſé me coucher. Je ſuis ſeulement fâché d'avoir reſté ſi tard. Depuis vingt-cinq ans, j'ai l'habitude de me coucher à neuf heures préciſes, j'en ſerai peut-être incommodé. Au fond, cependant, je ſuis enchanté de cette aventure; elle m'a fait connaître ceux de mes gens en qui je devais avoir de la confiance.

LISETTE.

C'eſt vrai.

LE BARON.

Adieu Liſette.

LISETTE.

Vous voulez donc vous retirer abſolument. Eh bien! je veillerai pour vous. Je m'amuſerai à pincer de ma guitarre, & ſi vous ne dormez pas, vous verrez que je ne dors pas non plus quand il s'agit de prouver mon zèle.

LE BARON.

Je n'en doute plus.

LISETTE.

Monſieur, voici la clef de notre Pavillon; fermez, fermez, je vous en prie, la porte à double tour.

LE BARON.

Pourquoi cela? Ce ſerait t'offenſer que d'avoir des ſoupçons.

LISETTE.

Je l'exige. (*Le Baron prend la clef, va au Pavillon.*) Bonne nuit, Monſieur le Baron. (*Elle entre, le Baron ferme la porte.*)

LE BARON.

Bonne nuit, mon enfant, bonne nuit.

SCENE III.

LE BARON, L'INGAMBE, FRONTIN, *caché.*

LE BARON.

OH! je brûle d'être à demain matin pour aller faire mon compliment de condoléance à ce pauvre Marquis. Voila nos jeunes étourdis, qui s'imaginent que rien ne leur réſiſte. Je voudrais pour la rareté du fait qu'il trouvât quelqu'expédient pour en venir à ſes fins; mais cela ne ſe peut pas, cela ne ſe peut pas.

L'INGAMBE, *bâillant.*

Cela ne ſe peut pas, allons nous coucher. (*Ils entrent dans le Pavillon du côté du Roi.*)

SCENE IV.

FRONTIN, *seul.*

QU'AI-JE entendu ! Ah ! la perfide ! la scélérate de Lisette ! C'est pour être témoin de son indignité qu'elle m'a fait venir ici. Fiez-vous à une femme après cela ! Elle n'a reculé jusqu'au dernier moment, que pour enchaîner mon génie, & nous ôter tous les moyens de nous retourner. Et moi, qui croyais qu'elle m'aimait ! Ah ! si je ne craignais pas d'être entendu par le Baron & son fidèle Invalide, qui me houspilleraient d'importance. Comme je lui chanterais sa gamme, à cette traîtresse, à cette perfide ! J'étouffe de colère, & si je pouvais l'injurier à mon aise, je sens que je serais soulagé d'un grand fardeau. Que ne peut-elle m'entendre ? (*Il s'approche de la porte du Pavillon où Lisette est entrée & parle par la serrure.*) Va, monstre, va crocodile, serpent, lézard, va, tout ce qu'il y a de plus noir & de plus méchant dans le monde, va, je te méprise, je t'abhorre, je te déteste. (*Pendant qu'il finit son monologue, on voit Lisette sortir par une croisée basse, en dérangeant un gros barreau de fer.*)



SCENE V.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE, *lui frappant sur l'épaule.*

COURAGE, mons Frontin; eſt-ce à moi que tout ceci s'adreſſe?

FRONTIN.

Ahi! Que vois-je?

LISETTE, *l'amenant sur le devant de la Scène.*

Si j'avais du tems à perdre, je te rendrais ſottiſe pour ſottiſe; mais tu n'y perdras rien.

FRONTIN.

Es-tu ſorcière?

LISETTE.

Mieux que ça. Je ſuis femme,

FRONTIN.

D'où ſors-tu?

LISETTE.

De ce Pavillon.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas par la porte, toujours.

LISETTE.

Le beau miracle! ſortir par une porte! Il n'y a ſi mince Génie qui n'en fit autant.

FRONTIN.

Par où donc?

LISETTE.

Par la croisée de ce Pavillon, dont j'ai eu l'adresse & le bonheur de déplomber un large barreau de fer, trop solidement attaché en apparence, pour qu'on ait le moindre doute de mon espiègerie.

FRONTIN.

Je ne m'étonne plus si tu pressais tant le Baron de prendre la clef.

LISETTE.

C'était-là le coup de Maître.

FRONTIN.

As-tu aussi déplombé les barreaux de la croisée de la chambre de ta maitresse?

LISETTE.

Oh! non, ils tiennent trop bien.

FRONTIN.

Nous voici bien avancés. Comment la tirer de-là?

LISETTE.

C'est déja fait.

FRONTIN.

Tout de bon? Oh! que je t'embrasse.

LISETTE.

Tout beau. J'ai vos injures sur le cœur.

FRONTIN.

Allons, j'ai tort, je m'humilie, pardonne.

LISETTE.

Nous verrons.

FRONTIN.

Comment as tu fait pour tromper ton Maître?

LISETTE.

Tout part delà. Il était chez sa nièce qu'il pressait de se coucher, comptant n'avoir plus rien à craindre. A mesure qu'elle quittait une pièce de son ajustement, mon homme, par mon avis, s'en emparait. Elle passe derrière son rideau, je coëffe son traversin, il avance sa tête pour lui dire bon soir, il baise ma main pour la sienne, & dans ce temps-là elle enfile la porte, grimpe à ma chambre, j'emporte le flambeau, je passe devant lui; content il m'accompagne, place ses sentinelles, va joindre le Capitaine, le loge dans la chambre voisine, s'applaudit de sa sagacité, & me remercie, en riant, de mon adresse à le servir.

FRONTIN.

Oh! je ne suis plus surpris, s'il est allé se coucher si tranquille.

LISETTE.

Pour réussir & n'être pas suspecte, il [illegible] les soupçons. J'ai eu pitié de lui encore. Il ne tenait qu'à moi de le faire veiller jusqu'à minuit, & de le poster en sentinelle dans un lieu d'où il n'aurait pu nous nuire; mais avec quelle [illegible] faisant semblant de courre sus à Nanci [illegible] qui passait devant notre porte, ne lui ai-je pas glissé le billet du rendez vous?

FRONTIN.

C'eſt vrai. Que de ruſe! Je me proſterne devant ton génie. Franchement il m'épouvante, & je crains pour le temps où tu ſeras ma femme.

LISETTE.

Sois toujours aimable, jamais jaloux, & tu n'auras rien à redouter.

FRONTIN.

Oui, vrai?

LISETTE.

C'eſt là tout le ſecret; mais ces chiens de maris n'en veulent pas faire uſage. Auſſi....

FRONTIN.

Comme on les trompe!

LISETTE.

C'eſt le mot. Mais c'eſt leur faute. Nous perdons un tems précieux, ma maitreſſe m'attend: je vais lui faire endoſſer un des habits de ſon frère; & au moment indiqué, elle deſcendra à pas de loup par l'eſcalier dérobé.

FRONTIN. (*L'Olive paroît ſur le mur.*)

C'eſt bon. Il faudrait un ſignal.

LISETTE.

Imbécille! crois-tu que je l'aye oublié?



SCENE VI.

FRONTIN, LISETTE, L'OLIVE, *sur le mur.*

L'OLIVE.

IL y a du monde. Doucement. (*Il descend sans faire de bruit, & reste derrière la charmille.*)

LISETTE.

Hein ! Que dis-tu ?

FRONTIN.

Que tu es une femme unique.

LISETTE.

Pendant que Mademoiselle se préparera, va dire à ton maître d'être prêt dans un quart-d'heure.

L'OLIVE.

Ah ! ah !

LISETTE.

Qu'il vienne seul au bas des murs du jardin. Il frappera dans sa main, j'entendrai son signal ; & quand je verrai le moment favorable, je pincerai sur ma guittare l'air, *tandis que tout sommeille*, qu'il saisisse l'instant pour sauter dans le jardin.

L'OLIVE, *toujours caché.*

Bon !

LISETTE, *vivement.*

Bon ? Excellent ! sur tout, qu'il ne précéde pas le signal, & qu'il ne prenne pas un air pour l'au-

tre. Il se pourrait que le Baron m'entendit pinçer de la guittare, qu'il se mit à sa fenêtre, quoique je le présume bien endormi ; mais c'est qu'il faut tout prévoir ; alors j'attendrais qu'il se fût retiré. Allons, va-t-en, tu es au fait.

FRONTIN.

De reste.

LISETTE. (*L'Olive se coule derrière la charmille qui est de l'autre côté.*)

Dans un quart-d'heure, ni plutôt, ni plus tard.

FRONTIN.

Hé, oui. (*il s'en va.*)

LISETTE, *le rappellant.*

A propos, l'Olive ?

FRONTIN.

Toujours prisonnier.

LISETTE.

L'a-t-on un peu étrillé ?

FRONTIN.

Oh ! oui, je t'en réponds. Il était en bonnes mains.

LISETTE.

Tant mieux ! il le mérite, c'est un sot.

FRONTIN.

Qui l'aurait été bien davantage, s'il t'eût épousée.

LISETTE.

Il a un visage à çà.

FRONTIN.

Sans doute. Mais, moi ?....

LISETTE.

Quelle différence !

FRONTIN, *l'embraſſant.*

Ah ! frippone ! Que n'eſt il témoin de ce beau moment !

LISETTE, *le repouſſant.*

Hé ! vas donc. Je te laiſſe & je monte à ma chambre. Toi, décampe. Preſteſſe, exactitude & ſilence, voilà ce qu'il nous faut.

(*Elle entre par la croiſée. Frontin a ſoin de ſe mettre en face, mais à quelques pas de la croiſée par laquelle elle entre, ce qui empêche l'Olive de la voir, & lui fait croire qu'elle eſt entrée par la porte.*)

SCENE VII.

FRONTIN.

JE me ſauve. (*En grimpant.*) Diable ! point de faux-pas ici. La peſte ! ſi j'allais me caſſer le cou, cela dérangerait tous nos projets, & l'on pourrait appeller cela, *faire naufrage au Port.*



SCENE VIII.

L'OLIVE, *ſortant de derrière les charmilles.*

FAIRE naufrage au Port! Eh! oui, tu feras naufrage au Port; & toi, & ta Liſette vous ſerez payés de vos fourberies. Les miſérables! Comme ils traitent un galant homme! à les entendre je ne ſuis qu'un ſot. Allez, canaille inſolente, allez, ce ſot-là vous apprendra qu'il en ſçait autant que vous, & que ſi vous avez profité d'un hazard pour le jouer, il en profitera à ſon tour pour vous le rendre avec uſure. Avertiſſons le Baron ſans tarder. Comme il va être charmé de me revoir! Comme il doit être inquiet de ſon fidèle l'Olive! (*Il ſonne au Pavillon du Baron.*) Monſieur le Baron! Monſieur le Baron! Dormirait-il déjà? (*Il regarde à la fenêtre.*) Il n'eſt pas couché, je vois de la lumière dans ſa chambre. Sonnons encore. Je ne riſque rien. Liſette ne peut m'entendre, ſa chambre eſt trop éloignée d'ici; & quand elle m'entendrait, ſon complot n'en avorterait pas moins.

(*Il ſonne plus fort.*)

SCENE IX.

L'OLIVE, L'INGAMBE, *en dedans.*

L'INGAMBE.

QUI eſt-là?

L'OLIVE.

C'eſt moi.

L'INGAMBE.

L'INGAMBE.

Qui, moi?

L'OLIVE.

Oui, moi.

L'INGAMBE.

L'Olive?

L'OLIVE.

Lui-même.

L'INGAMBE.

Va te promener, nous n'avons pas beſoin ici d'un drôle de ton eſpèce.

L'OLIVE.

La jolie réception! Oh! le Diable s'en mêle. Non, jamais on n'accueillit ſi mal l'innocence. (*Retournant à la porte.*) Père l'Ingambe! Papa l'Ingambe! par charité.

SCENE X.

L'OLIVE, L'INGAMBE, *ſortant en bonnet de nuit & gillet.*

L'INGAMBE.

QUE veux-tu?

L'OLIVE.

Je te prie, je te ſupplie de dire à Monſieur le Baron que j'ai un ſecret de la plus grande importance à lui communiquer.

L'INGAMBE.

Je vais l'avertir, mais compte que tu n'en feras pas meilleur marchand.

(*Il lui ferme la porte au nez.*)

SCENE XI.

L'OLIVE, *seul.*

COMME il me traite! Voyez un peu le beau plaisir d'être fidèle! J'ai été battu aujourd'hui par tout le monde. Amis & ennemis, tout me tombe sur le corps. Mais il faut me réconcilier avec mon Maître, & l'important service que je vais lui rendre me vaudra sans doute un ample dédommagement des maux que j'ai soufferts pour lui.

SCENE XII.

L'OLIVE, LE BARON, L'INGAMBE.

LE BARON, *en robe-de-chambre.*

AH! ah! vous voilà, Monsieur le maraud, croyez-vous m'en imposer par quelque conte inventé à plaisir?

L'OLIVE, *à genoux.*

Monsieur le Baron, je vous demande, à deux genoux, pardon de l'erreur où vous êtes.

LE BARON.

Miſérable ! coquin ! frippon ! ſcélérat !

L'OLIVE.

Injuriez-moi ſans bruit, battez-moi de même, ſi vous vous en ſentez le courage ; mais quand votre premier feu ſera paſſé, permettez-moi de vous rendre un ſervice ſignalé !

LE BARON.

Quel ſervice ?

L'OLIVE.

Dans un quart-d'heure, on vous enlève votre nièce.

LE BARON.

A d'autres!

L'OLIVE.

J'ai entendu le complot. Liſette mène l'intrigue.

LE BARON.

Bien imaginé ! Tu oſes l'accuſer, elle, Liſette !

L'OLIVE.

Oh ! c'eſt une jolie fille ! Apprenez que c'eſt elle qui m'a fait emporter chez le Marquis.

LE BARON.

Toi ? Menteur effronté !

L'OLIVE, *avec le débit le plus vif.*

Elle-même. Si vous ſçaviez avec quelle adreſſe, après avoir fait évader notre galant, elle m'a fait prendre ſa place dans la maudite caiſſe. J'avais beau crier, elle riait de mes cris, & de voir, ſur-tout, que ce ſourd de François ne pouvait les entendre.

Je me démenais comme un Diable, on ne m'en a pas moins changé de domicile. J'arrive, on lève le couvercle, quatre grands coquins de Laquais s'emparent de ma perſonne en éclatant de rire, ils me houſpillent, me raillent & me bernent. Le Marquis m'ôte de leurs mains, m'enferme dans un cabinet grillé, j'y reſte juſqu'à préſent ſans boire ni manger ; je m'échappe à la fin en briſant la ſerrure, je me ſauve à travers un jardin, le Jardinier & ſon Garçon me prennent pour un Voleur, ils m'eſcortent à coups de gaule, je franchis un mur, je tombe dans un foſſé, je me relève, j'entends qu'on me pourſuit, la peur me donne des aîles & j'arrive ſur les bancs de l'Hôtel, encore tout ébahi de ma triſte aventure.

LE BARON.

Après, après?

L'OLIVE.

Eſt-ce qu'il n'y en a pas aſſez à votre avis? Je veux entrer chez nous, bernique, viſage de bois à la grande porte. Je fais le tour, qu'apperçois-je? Une échelle dreſſée contre les murs du jardin.

LE BARON.

Une échelle?

L'OLIVE.

Oui, Monſieur, une échelle. Eſt-ce que je ſerais entré ſans cela? J'y monte doucement, je deſcends de même; j'entends parler, j'écoute, je reconnais la voix de Liſette.

LE BARON.

De Liſette? Impoſteur! Moi, qui l'ai fermée à clef dans le Pavillon.

L'OLIVE.

Cela ne l'a pas empêché de ſortir.

LE BARON.

Cela ne ſe peut pas.

L'OLIVE.

Ah! quel entêtement! Je vous dis que je l'ai reconnue, ainſi que Frontin, celui qui faiſait le Capitaine. Dans quelques inſtans, le Marquis doit ſe trouver dans la rue. Il donnera le ſignal en frappant dans ſa main. Liſette doit répondre en pinçant ſur ſa guitarre: *Tandis que tout ſommeille.* Votre nièce deſcendra de ſa chambre, trouvera le Marquis dans le jardin; ils eſcaladeront le mur, & bon voyage enſuite: courez après.

LE BARON.

Diable! ceci mérite attention. Liſette me tromperait! Elle ſe ſera donc procuré de fauſſes clefs?

L'OLIVE.

Si vous ne voulez pas m'en croire, rentrez dans votre appartement, & demain matin vous ferez vos réflexions ſur l'avis que je vous donne.

LE BARON.

François & le valet du Capitaine, ſont donc gagnés? Je m'y perds.

L'OLIVE.

L'inſtant approche. Quel parti prenez-vous?

LE BARON.

Je veux les ſurprendre. L'Ingambe?

L'INGAMBE.

Mon Capitaine?

LE BARON.

Prends ta carabine.

L'INGAMBE.

Oui, mon Capitaine. (*Il va la chercher.*)

LE BARON.

Cachez-vous derrière ce berceau de charmille, & dès que le Marquis se montrera dans le jardin, vous le saisirez & le ramènerez à son Hôtel.

L'OLIVE.

Il ne l'échappera pas cette fois, j'en réponds.

LE BARON.

Sans lui faire de mal, pourtant, ce sont nos conventions.

L'INGAMBE.

A quoi bon ma carabine?

LE BARON.

Pour lui faire peur.

L'INGAMBE.

S'il veut résister?

LE BARON.

Alors, je me montrerai & il ne résistera pas. Moi, je vais me tenir tout près de la porte du Pavillon, pour saisir ma nièce au passage. Tenez, voici la clef du jardin, je veux qu'il sorte plus commodément qu'il ne sera entré.

SCENE XIII.

LISETTE, *ouvre la fenêtre d'en haut*, LE BARON. L'OLIVE, L'INGAMBE.

LISETTE.

Le moment approche, & elle n'eſt pas encore habillée.

LE BARON, *bas à l'Olive & à l'Ingambe.*

Chut, chut; c'eſt elle. Cachez-vous & ne ſoufflez pas. (*Ils ſe cachent derrière la charmille du côté du Roi.*)

LISETTE.

J'entends marcher. Eſt-ce vous?

LE BARON.

Oui, c'eſt moi.

LISETTE, *à part.*

C'eſt le Baron. Quel contretems!

LE BARON, *à part.*

Faiſons la deſcendre, & quand je la tiendrai..... (*Haut.*) Liſette, deſcends, j'ai à te remettre quelque choſe, & je me retire tout de ſuite.

LISETTE.

Débarraſſons-nous en vite. —Ouvrez, je ſuis à vous. (*Le Baron ouvre la porte.*)

SCENE XIV.

LE BARON. L'OLIVE & L'INGAMBE, *cachés.*

LE BARON, *à part.*

PESTE! m'ayant reconnu, elle se serait bien gardée de donner le signal. Ce n'est pas assez de faire echouer leur projet, je veux encore avoir la satisfaction de les railler à mon aise, en les prenant sur le fait. (*Il va à la porte par laquelle Lisette sort.*)

SCENE XV.

LISETTE, LE BARON. L'OLIVE & L'INGAMBE, *cachés.*

LISETTE, *sa guitarre à la main.*

QUE me voulez-vous?

LE BARON, *la fait asseoir sur une des chaises du jardin, qui sont devant la porte du Pavillon. Il s'assied aussi.*

Asseyons-nous & jasons un moment.

LISETTE, *à part.*

Le moment est bien choisi.

LE BARON.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je vous écoute; mais ſi vous n'avez rien d'intéreſſant à me dire, permettez, Monſieur, que j'aille me coucher, je ſuis ſi fatiguée.... Je meurs d'envie de dormir.

LE BARON.

Tu m'as promis de veiller juſqu'à minuit.

LISETTE.

C'eſt vrai; mais je crains le ſerein.

LE BARON.

Tu t'es cependant promenée dans le jardin, après que tu m'as eu dit adieu.

LISETTE, *à part.*

Il m'a vue, tout eſt perdu.

LE BARON.

Eh bien?

LISETTE.

Quelle idée!

LE BARON.

Je t'ai vue. Tu cauſais même avec quelqu'un qui t'intéreſſe.

LISETTE, *à part.*

Il nous a écoutés. (*Haut.*) Comment cela ſe pourrait-il? J'étais enfermée.

LE BARON.

Et les fauſſes clefs? On s'en procure. Je t'ai entendue ouvrir & fermer la porte.

LISETTE, *vivement, & à part.*

Il ne ſait rien.

LE BARON.

Je ſuis au fait. Remets-les moi de bonne grace.

LISETTE.

Je n'en ai point. Voyez mes poches.

LE BARON, *à part.*

C'eſt ma nièce qui les a, ne déſemparons point la porte.

LISETTE, *bas.*

Il ne s'en ira pas. Que faire.

LE BARON, *indifféremment.*

Je me ſerai trompé peut-être ?

LISETTE.

Certainement.

LE BARON.

Qu'as-tu à la main.

LISETTE.

Ma guitarre.

LE BARON.

Pinces-m'en un petit air.

LISETTE.

Elle n'eſt point d'accord.

LE BARON.

Si.... ſi.... Je t'en prie.... Un air, & je vais me coucher.

LISETTE.

Quel air ?

LE BARON.

Le premier qui te viendra en tête.

LISETTE.

Allons. (*Elle pince un air quelconque. A peine eſt-il fini, qu'on entend le ſignal.*)

LE BARON.

Il y a dans la rue un amateur qui t'applaudit.

LISETTE, *à part.*

C'eſt le ſignal.

LE BARON.

Il faut être honnête. Dès qu'on a du plaiſir à t'entendre, pinces en un ſecond. —*Tandis que tout ſommeille*, par exemple.

LISETTE, *à part.*

Il ſait tout. Nous voila pris. (*Haut.*) Monſieur...

LE BARON.

Allons donc. Faut-il ſe faire prier, quand on a du talent?

LISETTE.

Vous êtes inſtruit, je le vois.

LE BARON.

Ah, ah !

LISETTE.

J'embraſſe vos genoux.

LE BARON.

Point de grace. Pinces cet air, ou crains mon courroux. Ne bouge pas, obéis; & s'il t'échappe un ſeul mot....

LISETTE.

Monſieur.....

LE BARON.

Mademoiselle, je vous l'ordonne.

LISETTE.

Allons donc. (*Elle pince l'air :*) *Tandis que tout sommeille.*

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LUCILE, *en homme*, LISETTE, LE BARON, L'OLIVE, L'INGAMBE.

(*Pendant l'air, le Marquis paraît sur le mur, & Lucile a une jambe hors de la fenêtre par où Lisette a déjà passé. A la fin de la première reprise de l'air, le Marquis saute dans le jardin, & tombe sur ses mains derrière la charmille. En même tems Lucile sort par la fenêtre, & va droit à la grille du fond. l'Olive & l'Ingambe trompés par l'habit, la prennent pour le Marquis, & la saisissent au milieu du Théâtre. Lisette reste pétrifiée sur sa chaise. Lucile a l'air de se débattre, & garde un profond silence, en affectant de cacher sa figure.*)

L'OLIVE, *appercevant le Marquis au haut du mur, se coule tout doucement le long de la charmille qui est du côté de la Reine.*

Je le tiens. Ah ! ah ! vous voilà pris à votre tour, Monsieur le Marquis.

LISETTE.

L'Olive ! c'est lui qui a tout découvert.

LE MARQUIS, *sur ses genoux derrière la charmille.*

Qu'entends-je ?

L'OLIVE.

Vous ne dites mot. Ah ! ſi vous n'étiez pas un Marquis, comme vous me payeriez ce que vous m'avez fait !

L'INGAMBE, *couchant Lucile en joue.*

Ne bougez pas, ou gare.

LE MARQUIS.

Chut ! ne soufflons pas.

LE BARON, *très-gai.*

Bon ſoir, Monſieur le Marquis. Une autre fois vous ſerez plus heureux. Point de violence, & l'on ne vous en fera aucune. Allez, mes enfans, reconduiſez-le à ſon Hôtel, faites ſentinelle à ſa porte ; & dès que minuit aura ſonné, revenez l'un & l'autre. (*On emmène Lucile.*) Tirez la porte ſur vous. Bonne nuit, mon cher voiſin, bonne nuit.

SCENE XVII.

LISETTE, *aſſiſe*, LE BARON, LE MARQUIS, *derrière la charmille.*

LE BARON, *au comble de la joie.*

IL ſe laiſſe emmener ſans dire une parole. Un renard pris au trébuchet, ne ſerait pas plus honteux, (*à Liſette.*) Et toi, perfide, que réponds-tu ?

LISETTE.

Que voulez-vous que je réponde ? Je vous trompais, je faiſais mon métier ; mais le Diable a dé-

chaîné l'Olive pour nous nuire & renverser tous nos projets.

LE BARON.

Allons; je monte chez ma nièce pour la complimenter. Que je vais la surprendre agréablement en lui annonçant la belle issue de ton entreprise. Elle sait nos conventions; ainsi, qu'elle n'aille pas prendre de l'humeur, cela ne remédierait à rien, j'aurais pris mon parti galamment, qu'elle en fasse de même. Adieu, Lisette, tu mériterais que je te misse à la porte, à l'heure qu'il est, mais tu peux remonter à ta chambre quand tu voudras. J'aime trop les gens d'esprit, pour t'exposer à coucher à la belle étoile. (*Il entre dans le pavillon à droite.*)

SCENE XVIII.

LISETTE, LE MARQUIS.

LISETTE.

IL me plaisante, il a raison; il a assez beau jeu pour cela. — Je m'avise, pendant qu'il monte, si Mademoiselle sortait par notre fausse issue — Excellente idée! (*Elle va à la fenêtre du pavillon.*) Mademoiselle, Mademoiselle?

LE MARQUIS, *d'un peu loin.*

Lisette?

LISETTE.

Est-ce vous, Mademoiselle?

LE MARQUIS, *approchant.*

Eh! non. C'eſt moi.

LISETTE.

Vous? Et qui ont-ils donc emmené?

LE MARQUIS.

Ta maitreſſe.

LISETTE, *avec l'expreſſion de la plus grande joie.*

Elle? Ah! j'en mourrai de joie. —Elle? (*Elle court à la porte du Pavillon.*) Monſieur le Baron? Monſieur le Baron?

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, tais-toi donc. Laiſſe, que je m'échappe.

LISETTE, *le retenant.*

Non pas, non pas. Il m'a raillée, il faut que je le raille à mon tour. (*Même jeu.*) Monſieur le Baron? Monſieur le Baron?... Eh! venez donc, venez rire avec nous.

LE MARQUIS.

Tous les hommes ſont beaux joueurs quand ils gagnent; mais quand ils perdent, c'eſt différent. Le Baron aura de l'humeur.

LISETTE.

Il n'oſerait. Oh! vous ne connoiſſez pas le perſonnage. Monſieur le Baron, Monſieur le Baron!



SCENE XIX.

FRANÇOIS. *Un Domestique du Capitaine, tous deux avec des bougeoirs.* LE BARON, LISETTE. LE MARQUIS, *se tenant caché derrière Lisette.*

LE BARON.

O CIEL! elle n'était pas dans son lit!

LISETTE.

Eh! non. Elle n'y a pas même été.

FRANÇOIS.

E... e... elle n'est.... est.... est pas sortie. Je e...e.... vous..., ous... dit.

LE BARON, *avançant à Lisette, qui laisse voir le Marquis.*

Que vois-je?

LISETTE.

Le Marquis.

LE BARON.

Et ma nièce?...

LISETTE, *avec la plus grande chaleur.*

Est chez lui! C'est l'Olive & l'Ingambe qui l'y ont conduite par votre ordre.

LE BARON.

Est-il possible?



SCENE

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, L'OLIVE, L'INGAMBE.

L'OLIVE, *accourant.*

NOUS l'avons remis chez lui. Minuit a ſonné, nous revenons, comme nous vous l'avez ordonné. (*Appercevant le Marquis, il recule.*) O Ciel! ai-je la berlue? Eſt-ce qu'ils ſont deux? (*L'Ingambe témoigne le même étonnement.*)

LISETTE.

Non. Mais Monſieur l'Olive eſt un ſot bien décidément.

LE BARON.

Ce n'eſt point elle qu'ils ont emmenée.

SCENE XXI & *dernière.*

LES PRÉCÉDENS, LUCILE, FRONTIN, *des Domeſtiques avec des flambeaux.*

LUCILE, *entrant ſur le dernier mot, & gaiement.*

PARDONNEZ-MOI, mon cher oncle. Eh bien! avez-vous perdu?

LE BARON.

Je ſuis ſtupéfait.

LISETTE.

Monſieur le Baron, remerciez l'Olive; c'eſt lui qui vous procure cette avanie.

L'OLIVE.

Eſt-ce ma faute ? Soupçonnais-je ſon traveſtiſſement ?

LISETTE.

Quand on écoute une converſation, il faut l'écouter toute entière ; autrement l'on s'expoſe à faire des ſottiſes.

LE BARON.

Je n'en reviens pas. Mais par quelle ruſe?...

FRONTIN.

On vous le contera. Pardon, Monſieur l'Olive, ſi je vous ai un peu houſpillé! Voila à quoi l'on ſe hazarde, quand on embraſſe une mauvaiſe cauſe. (*A Liſette.*) Touche-là, mon enfant, tu m'appartiens par droit de conquête.

FRANÇOIS.

É.... é.... éveillera-t-on le Ca....a....a...apitaine?

LE BARON.

A l'autre!

LISETTE.

Allons, gai, Monſieur le Baron. Un galant homme prend ſon parti de meilleure grace.

LUCILE.

Mon oncle, quoique j'aye gagné, vous êtes toujours le maître.

LE BARON.

Oh! j'ai perdu. Soit adreſſe, ſoit haſard, j'ai perdu. (*Gaiement.*) Tant pis pour le Capitaine. Allons, mon neveu, elle eſt à vous.

LE MARQUIS.

Ah! vous me rendez le plus heureux des hommes!

LUCILE.

Que je vous aime, mon cher oncle. Ah! ça, convenez, enfin, que vouloir garder une femme malgré elle, c'eſt la choſe impoſſible.

FIN.

Lu & approuvé. A Paris, ce premier Décembre 1786. SUARD.

Vû l'Approbation. Permis d'imprimer. A Paris, ce 2 Décembre 1786. DE CROSNE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

